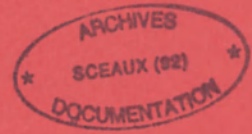


BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX



Société d'histoire locale



EN COUVERTURE

Mairie et Eglise de Sceaux (milieu XIX^e siècle.)

Lithographie – J. Arnoud, d'après Chapuy
De gauche à droite : entrée du jardin de la Ménagerie,
ancienne Mairie, bâtiment de la gare, corps de garde,
église avant la reconstruction de la flèche.

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

NOUVELLE SÉRIE N° 23

2007

SOMMAIRE

TRAVAUX ET RECHERCHES

Le domaine de Sceaux

Marianne de Meyenbourg p. 1

Le Ruisseau de la Fontaine des Moulins

Thierry Dindeleux p. 45

ÉPHÉMÉRIDES

p. 57

VIE DE L'ASSOCIATION

Rapport moral 2005-2006

Thérèse Pila p. 59

In Memoriam,

Thérèse Pila p. 63

LES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

La société des Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public. Elle a son siège à la Bibliothèque municipale, 7, rue Honoré de Balzac, 92330 Sceaux

Présidente :	Thérèse Pila
Vice-présidentes :	Micheline Henry et Jacqueline Combarnous
Secrétaire générale :	Françoise Petit
Trésorier :	Jean-Bernard Festal
Trésorière adjointe	Fabienne Corbière
Membres d'honneur :	Renée Lemaître, Erwin Guldner †
Membre de droit :	Jean-Philippe Allardi

Membres du Conseil d'Administration élus en 2006 :

Claire Balland, Maud Espérou, Françoise Flot, Gabrielle Garapon, Jean-Luc Gourdin, Martine Grigaut, Pierre Jaillard, René Legrand, Madeleine Loubaton, Paul Mathis, Marianne de Meyenbourg, Germaine Pelegrin, Catherine Rhein, Monique Saunois,

Cotisation :

Membre bienfaiteur à partir de 35 €	Par couple 25 €	Individuelle 20 €
--	--------------------	----------------------

Une permanence de l'association est ouverte tous les samedis de 14h à 17h dans la salle du Fonds local de la bibliothèque municipale, excepté pendant les vacances scolaires.

Bulletin des Amis de Sceaux
Revue annuelle paraissant au printemps

ISSN 0758 – 8151

Direction de publication :	Thérèse Pila
Comité de rédaction :	Jacqueline Combarnous, Maud Espérou, Micheline Henry, Françoise Petit
Composition et mise en page :	France Genty
Impression :	Reproduction Service – Meudon
Prix au numéro :	12 €

Le Bulletin est servi gracieusement à tous les adhérents.

LE DOMAINE DE SCEAUX

Il fut un temps où le domaine de Sceaux passait pour être l'un des plus beaux d'Europe. Avant la Révolution, les guides touristiques décrivaient Sceaux comme un « *séjour de délices* ». Antoine Nicolas Dezallier d'Argenville, dans son *Voyage pittoresque des environs de Paris*¹, précisait « *Sceaux est l'ouvrage du grand Colbert, qui chargea le Brun de tous les embellissemens de ce lieu, & le Nostre de la conduite des jardins* ».

En effet, c'est Jean-Baptiste Colbert et son fils le marquis de Seignelay qui donnèrent à Sceaux toute sa splendeur.

Mais avant l'arrivée de cette illustre famille la terre de Sceaux avait déjà une longue histoire.

Sceaux avant Colbert : le domaine des Baillet et des Potier de Gesvres

C'est au XV^e siècle qu'il est fait mention, pour la première fois, d'une demeure seigneuriale à Sceaux. Jean de Troyes, dans la *Chronique de Louis XI*, indique que le roi qui avait quitté Amboise pour revenir à Paris en compagnie de la Reine et de nombreuses dames de la Cour, « vint dîner à Ceaux-le-Grand, en un hôtel qui appartient à maître Jehan Baillet, maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du Roi ». Jehan Baillet (1400-1477), deuxième du nom, était parvenu à réunir les trois fiefs qui formèrent le noyau principal de la seigneurie de Sceaux : *Ceaux le Grand*, *Ceaux-le-Petit* et *l'Enffermerie de Saint-Germain-des-prés*. Ceaux-le-Grand qui englobait le domaine seigneurial et une grande partie du village, lui venait de son père Pierre Baillet qui, le premier, fut désigné comme « seigneur de Sceaux » ; Ceaux-le-Petit qui se trouvait au nord-est du territoire de la paroisse, fut acheté, entre 1440 et 1454, à Jean Paillard, conseiller au Parlement de Paris ; le domaine

¹ Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville, *Voyages pittoresques des environs de Paris*, Genève, Minkoff reprint, 1972, reprint de l'édition de 1762, Paris, de Bure, pp. 207-217.

dit de l'Enffermerie, situé, semble-t-il, près de l'église, fut cédé en 1454 par l'infirmerie de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés².

En 1474, pour le récompenser de sa fidélité, et le dédommager des dégâts causés par les guerres incessantes, Louis XI accorda à Jehan II Baillet, le droit de lever certains impôts et d'exercer, au détriment du prévôt de Paris, la Haute Justice sur toute l'étendue de la seigneurie. Il l'autorisa, également, à ériger des fourches patibulaires à l'entrée du village. Ces droits étaient transmissibles à la condition d'offrir au roi, à chaque mutation, un « chien épagneul ». Les villageois de Sceaux n'eurent connaissance de ces nouvelles dispositions que deux ans plus tard : elles leur furent annoncées, à son de trompe, le dimanche 3 novembre 1476, à la sortie de la messe.

La terre de Sceaux resta dans la famille Baillet jusqu'en 1580, date à laquelle André Baillet qui n'avait pas de descendants, la vendit à ses trois sœurs : Renée, Isabelle et Charlotte. L'indivision dura quelques années mais en 1597, le mari de Charlotte, Louis Potier, baron de Gesvres, conseiller du roi, racheta l'ensemble de la seigneurie. Son fils Antoine lui succéda. En 1612, celui-ci fit ériger la terre de Sceaux en châtelainie. A sa mort, son frère aîné, René Potier, marquis de Gesvres, duc de Tresme (1579-1670), hérita de Sceaux qu'il parvint, en 1619, à élever au rang de baronnie³.

C'est probablement au début du XVII^e siècle que fut démoli l'ancien hôtel des Baillet et que fut reconstruite une vaste demeure composée de sept pavillons couverts d'ardoises⁴. Depuis la route d'Orléans, on accédait à ce premier château par une longue allée de deux rangs d'ormes⁵. Cette maison seigneuriale occupait déjà l'emplacement du château d'aujourd'hui, position admirable, sur la crête d'une colline, offrant une vue panoramique sur toute la campagne environnante : à l'est la vallée de la Bièvre, à l'ouest, le plateau dessiné par les rus d'Aulnay et de Châtenay, au sud une vaste plaine d'Antony à Massy.

Entre 1644 et 1647, René potier agrandit le parc en achetant au chapitre de Notre-Dame de Paris, les terrains marécageux de la *Mer morte* situés au sud de la propriété, sur le territoire de Châtenay⁶. En 1667, il obtient par lettres patentes que soit déplacé de Bourg-La-

² Victor Advielle, Histoire de la ville de Sceaux, les éditions de la Tour Gile, 1996, reprint de l'édition de 1883, Sceaux, Charaire et fils éditeurs ; Paris : A. Picard éditeur. Une nouvelle édition avait été faite en 1889.

³ Victor Advielle, *op. cit.*, p. 172 indique la date de 1624 mais un document des Archives nationales, du fonds de la Maison de France, 300 AP I 146., donne la date du 6 septembre 1619, *Brevet pour la baronnie de Sceaux*.

⁴ Michaël Decrossas, « Les premiers travaux de Colbert à Sceaux », *Revue de l'Art*, n°151 / 2006-1, pp. 41-50.

⁵ Préfiguration de l'actuelle allée d'Honneur.

⁶ Arch. nat., S 203, dossier 14. Futur emplacement du bassin de l'Octogone.

Reine à Sceaux, le marché aux bestiaux qui, avec celui de Poissy, alimentait Paris en viande. Les droits perçus étaient particulièrement lucratifs. Le transfert définitif sera réglé plus tard par Colbert. René Potier s'éteignit le 1^{er} février 1670, à l'âge de quatre-vingt onze ans. Deux mois plus tard, ses trois enfants, vendaient la terre de Sceaux à Jean-Baptiste Colbert⁷.

Jean-Baptiste Colbert (1670-1683), appel aux artistes

Colbert (1619-1683) ne resta que treize ans à Sceaux de 1670 à 1683, mais l'œuvre d'aménagement entreprise fut immense. Elle fut poursuivie par son fils aîné, le marquis de Seignelay (1651-1690), puis par Madame de Seignelay⁸, après la mort brutale du marquis.

Lorsqu'il fait l'acquisition de Sceaux, Colbert est au sommet de sa puissance. Il cumule les charges ministérielles : finances, marine, beaux-arts, commerce, artisanat. Sa position de surintendant des bâtiments, et de protecteur des académies lui permet de faire appel aux meilleurs artistes de son temps pour aménager le domaine de Sceaux et le rendre comparable aux vastes propriétés qui sont créées à cette époque autour de Paris.

Lorsque le 11 avril 1670, Jean-Baptiste Colbert acquiert le domaine de Sceaux, la propriété s'étend sur cent dix-neuf arpents 43 perches, soit moins d'une cinquantaine d'hectares. Le parc, clos de murs, est composé de taillis, de bois de haute futaie, de vergers, de prés et d'un potager. Colbert achète également les droits seigneuriaux de la baronnie de Sceaux, la haute, moyenne et basse justice, le moulin, les pressoirs et les droits sur le marché aux bestiaux.

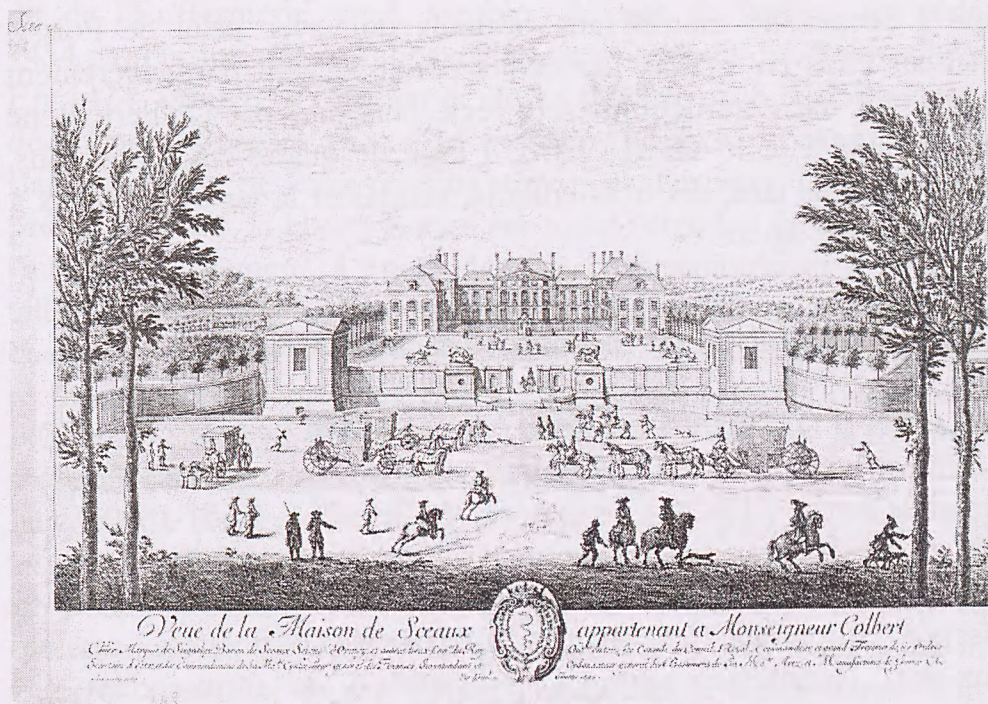
Très vite le ministre agrandit sa propriété en acquérant, au Petit-Sceaux, les terrains qui séparaient le domaine de l'église⁹. Il fait démolir les maisons de paysans qui s'y trouvaient et cela aura pour conséquence de donner une physionomie particulière au village. L'église ne sera plus située au centre de la paroisse mais à son extrémité est.

Colbert ne détruit pas le château des Potier de Gesvres, mais il le transforme en l'englobant dans de nouvelles constructions. Le château

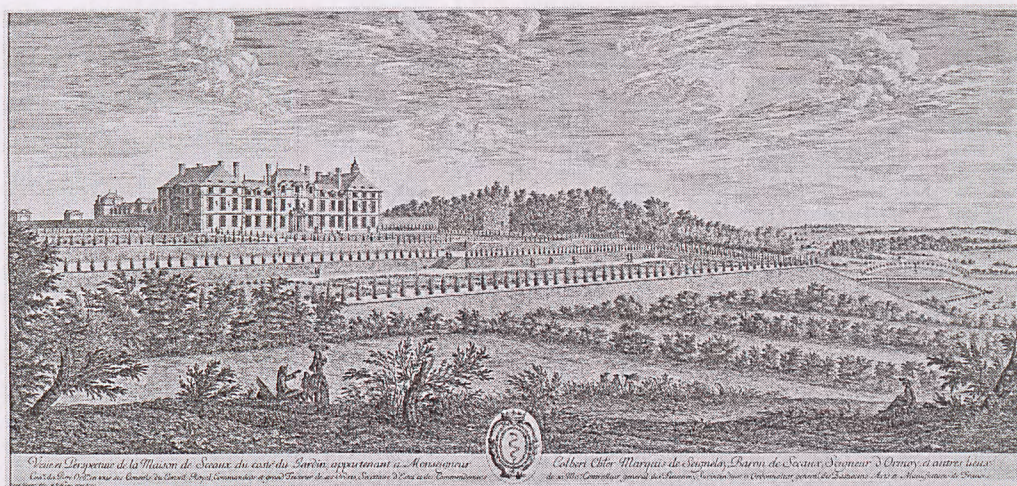
⁷ Arch.nat, Minutier central des notaires parisiens, étude XCV, 35, 11 avril 1670.

⁸ Catherine-Thérèse de Maignon-Thorigny (1662-1699) seconde épouse du marquis de Seignelay (en 1679) à qui elle donna cinq fils. Elle épousa en seconde noce le comte de Marsan (1696). Elle mourut en couches.

⁹ Voir Jean Villain, *La Fortune de Colbert*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1994, pp. 286.



Le château de Sceaux du côté de l'entrée 1675
Eau forte d'Israël Silvestre
MIDF, photo P. Lemaitre



Le château de Sceaux du côté du jardin vers 1675
Eau forte d'Israël Silvestre
Coll. Les amis de Sceaux, photo P. Lemaitre

conserve son ancienne structure architecturale composée de la juxtaposition de cinq pavillons ayant chacun leur couverture d'ardoises. La façade sur le jardin n'est guère modifiée mais elle est élargie par l'agrandissement des pavillons d'angle. En revanche, du côté de l'entrée, le bâtiment est totalement transformé car la façade est doublée par des galeries. Le corps central est couronné d'un fronton sculpté où l'on reconnaît Cronos, le dieu du Temps, supportant une grande horloge. Surmontant ce fronton une statue monumentale, œuvre de François Girardon, représentait Minerve. La déesse, assise, entourée de trophées, tenait un bouclier aux armes de Colbert¹⁰.

Deux longues ailes en retour encadraient la cour d'honneur, reliant le corps de logis aux pavillons qui marquaient l'entrée du château à l'époque des Potier de Gesvres.

Ces deux pavillons d'entrée que l'on projetait dans un premier temps de conserver, furent détruits et remplacés par de nouvelles constructions. Au nord, le pavillon du concierge et l'aile des cuisines et des offices ; au sud, la chapelle et une orangerie. Une série de dessins conservés, en Suède, au Nationalmuseum de Stockholm, montre les différentes étapes du projet¹¹.

Les historiens ont vainement cherché le nom de l'architecte. La tradition a retenu celui de Claude Perrault (1613-1688) mais dans les textes anciens, celui-ci n'est cité que pour avoir travaillé à la construction de la chapelle¹². Les noms des entrepreneurs, Jean Girard et Maurice Gabriel ont récemment été découverts dans des pièces d'archives¹³. Jean Girard est qualifié, par Dezallier d'Argenville, d'« habile architecte français »¹⁴. Il fut le collaborateur puis le successeur de l'architecte Antoine Le Pautre (1621-1691) sur le chantier du château de Saint-Cloud construit pour le duc d'Orléans, Monsieur, frère du roi Louis XIV. On doit à Jean Girard le corps central de ce château. Or, en se fondant sur des ressemblances

¹⁰ « D'or à la couleuvre d'azur posée en pal ». En maint endroit du château, Colbert avait fait sculpter ses armes que l'on peut qualifier d'armes parlantes : *Coluber*, signifiant en latin serpent ou couleuvre.

¹¹ Ces projets ont été remarquablement étudiés par un chercheur allemand Michaël Petzet, « Planungen für Sceaux, das Schloss Colberts », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, n°4, 1986, pp. 502-555. Voir aussi les dessins reproduits dans *Sceaux architecture pour un domaine de Colbert à nos jours*, Musée de l'Île-de-France, 2006, 2 vol. : *Les écuries & les remises et le château & l'orangerie*. Ouvrage collectif édité à l'occasion de l'ouverture des écuries au public.

¹² Jacques-François Blondel, *Cours d'Architecture*, Paris, chez Desaint, 1771-1777, tome I, p. 99 et tome VI, p. 505.

¹³ Arch. nat. Z^{II} 322. Greffiers des bâtiments, *Requête pour fourniture de matériaux devant le juge de la maçonnerie*, 11 décembre 1673.

¹⁴ Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville, *op.cit.*, p. 402.

essentiellement stylistiques, un chercheur, Patrick Reuterswård, a cité le nom de Le Pautre¹⁵ comme architecte de Sceaux. Le Pautre est-il vraiment intervenu à Sceaux ? Aurait-il travaillé avec Jean Girard ? Pour l'instant, aucune pièce d'archive ne vient confirmer cette hypothèse. Colbert qui pouvait recevoir les conseils des plus grands architectes de son époque, fut certainement très présent sur le chantier pour imposer son point de vue. Sceaux apparaît comme un projet collectif qui vit la collaboration de nombreux artistes. Les interventions de Charles Le Brun et d'André Le Nôtre furent primordiales. Leurs deux noms sont fréquemment mentionnés.

Le choix d'un plan en U, d'une toiture en pavillon et de hautes souches de cheminée était un parti suranné et paradoxalement, le château du surintendant des Bâtiments ne témoignait pas des recherches architecturales de son temps¹⁶. Il est probable que Colbert, se souvenant de l'affaire Fouquet, se montra prudent pour ne pas déplaire au roi. C'est dans l'architecture des bâtiments annexes qu'il autorisa des recherches plus originales.

De cette époque subsistent l'entrée d'Honneur, le pavillon de l'Aurore, les écuries, l'abreuvoir¹⁷ et le marché aux bestiaux que Colbert fit construire au même moment sur la route d'Orléans non loin de l'entrée de sa propriété. Ces travaux peuvent être datés de 1671-1673.

Près d'une dizaine de projets¹⁸ furent élaborés pour doter le domaine d'une entrée d'Honneur qui devait avoir une valeur symbolique. Les douves sèches qu'enjambe un pont de pierre, n'ont jamais eu de rôle défensif, mais elles indiquaient la noblesse du propriétaire des lieux. Les sculptures animalières qui surmontent les deux guérites d'entrée, rappelaient les qualités morales de Colbert. D'un côté la Licorne qui combat un dragon était le symbole de l'intégrité du ministre, de l'autre le chien qui terrasse le loup témoignait de sa fidélité envers le roi. Ces sculptures¹⁹ ont été attribuées à Antoine Coysevox²⁰ mais pourraient bien être l'œuvre de Jean-Baptiste Théodon²¹. Les deux pavillons

¹⁵ Patrick Reuterswård, « Autour de Saint-Ouen, Sceaux et Clagny » dans *L'Urbanisme de Paris et l'Europe : 1600-1680*, éd. Klincksieck, 1969, pp. 95-104, pl. 22 à 29.

¹⁶ Voir Michaël Petzet, « Planungen für Sceaux, das Schloss Colberts », *op. cit.*

¹⁷ Arch. nat., 300 AP I 147 : un document récemment retrouvé aux archives nationales, dans le fonds d'Orléans, permet de savoir que l'abreuvoir a été creusé avant 1678. Cet abreuvoir ne figure pas sur le plan attribué à Le Blond, conservé au Nationalmuseum de Stockholm que l'on peut dater de 1675 (THC 7946). Il a donc été creusé entre 1675 et 1678.

¹⁸ Voir Michaël Petzet, *op. cit.*

¹⁹ En 1987, elles ont été remplacées par des moulages et sont exposées dans l'orangerie qui est devenue la galerie de sculpture du Musée de l'Île-de-France.

²⁰ Voir *Sculptures, domaine de Sceaux, XVIIe – XVIIIe siècles*, Musée de l'Île-de-France, 2004, pp. 22-25. Pour l'attribution aux frères Marsy voir p. 24, note 7.

d'entrée, construits sur le modèle des temples romains de la Vertu²², avec leur forme carrée et leur toiture à quatre frontons, étaient occupés au sud par un garde suisse, et au nord par la boulangerie²³.

Les meilleurs artistes du temps, par ailleurs occupés sur les chantiers royaux de Versailles, cherchèrent à participer à la création de la « maison des champs » du surintendant des Bâtiments, protecteur des Académies et pourvoyeur des commandes royales.

Charles Le Brun (1619-1690), premier peintre du roi, fut chargé de coordonner la décoration tant du château que des jardins. Pour le château il réalisa deux grands décors peints, le plafond du grand escalier, « *Persée, monté sur Pégase, punissant Atlas du refus de le recevoir, en le changeant en rocher par la vertu du chef de Méduse* » et surtout le décor de la chapelle sur le thème de « *l'ancienne Loi faisant place à la nouvelle* ». Ce magnifique décor a disparu avec la destruction du château au début du XIX^e siècle. Les nombreux dessins conservés au musée du Louvre, une gravure de Gérard Audran et une copie de François Verdier (1651-1730) permettent d'imaginer la composition. Tandis que des anges emportent les symboles du Judaïsme (arche d'alliance et chandelier à sept branches), le Père éternel entouré de figures d'anges et de Vertus bénit le Christ. En correspondance avec la coupole, Tubby, sous la direction de Le Brun, avait sculpté au-dessus du maître-autel un haut-relief représentant *le Baptême du Christ par saint Jean-Baptiste*. Conçu initialement en plâtre, le groupe fut taillé dans le marbre, en 1680²⁴. Une simple croix au sommet du toit signalait la destination religieuses du pavillon. Quadrangulaire à l'extérieur, la chapelle avait, à l'intérieur, la forme d'une rotonde coiffée d'une coupole. C'est probablement à Claude Perrault que l'on doit cette disposition architecturale.

Les salles de réception occupaient le corps du logis. Au premier étage une grande salle était décorée d'un buste d'Homère et du groupe des *Lutteurs* qui sera installé par la suite dans le parc, dans la salle des marronniers puis dans les parterres nord²⁵. Les façades du château, les galeries, ainsi que le cabinet de travail de Colbert qui se trouvait au

²¹ Voir Lettre d'un Eclésiastiq. de Paris à un gentilhomme de province, manuscrit 17^e, MIDF.

²² On peut les mettre en relation avec le pavillon de l'Aurore qui serait construit sur le modèle d'un temple de l'Honneur. Voir Marianne de Meyenbourg, Jean-Michel Cuzin, « L'iconographie de la coupole », *Le Pavillon de l'Aurore, les dessins de Le Brun et la coupole restaurée*, Somogy, 2000, p. 31-35.

²³ Voir l'inventaire après décès de Jean-Baptiste Colbert, 1683. BNF, Mélanges Colbert, n^o76.

²⁴ Le groupe en marbre est visible aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sceaux.

²⁵ Arch. nat. O¹ 1905. Déclaration de la terre de Sceaux, 1700. Ce buste et cette sculpture ont disparu.

rez-de-chaussée, étaient ornés de nombreux bustes d'empereurs, d'impératrices et de sénateurs romains. Une sculpture de Gaspard Marsy, *la Vigilance*, ornait l'antichambre du cabinet²⁶. Cette statue célébrait une autre qualité du ministre. Colbert emplit son château de tableaux de maîtres, de copies d'œuvres célèbres, d'objets d'art et de meubles de prix. Des appartements étaient réservés au comte de Vermandois (1667-1683) et à mademoiselle de Blois (1666-1739)²⁷, enfants naturels de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière (1644-1710). Madame Colbert avait été chargée de leur éducation. Tous ces travaux furent rapidement menés car dès 1673, Colbert pouvait recevoir le duc et la duchesse d'Orléans²⁸. Des marchés de travaux furent passés à cette époque pour l'entretien des toitures²⁹.

Pour dessiner les jardins, Colbert fit appel au célèbre jardinier paysagiste, André Le Nôtre (1613-1700) qui avait déjà donné toute la mesure de son génie aux Tuileries, à Vaux, à Chantilly et à Saint-Cloud.

Tout en s'adaptant à la topographie des lieux, Le Nôtre modela les terrains par d'importants travaux de terrassement. Il organisa le jardin selon deux grands axes. Le château, agrandi, devint le centre de la composition, étant situé à l'intersection des deux grandes perspectives. La perspective est-ouest, qui empruntait la longue avenue d'accès au domaine, traversait l'entrée d'Honneur, puis l'avant-cour et le corps central du château pour atteindre les parterres de broderie en terrasse à l'ouest de la bâtisse. A cette époque, le parc s'arrêtait au-dessus de l'actuelle terrasse des Pintades. Une grande perspective nord-sud fut réalisée perpendiculairement à ce premier axe. Au nord, fut créé, en saillie du mur d'enceinte, le « réservoir de la Diane », bassin en demi-lune décoré d'une statue en bronze représentant la déesse, la main posée sur les cornes d'un cerf³⁰. Au sud, l'étang de la Mer morte devient une vaste pièce d'eau octogonale. Sur cet axe nord-sud qui passait devant la façade ouest du château, les cascades, seront

²⁶ Aujourd'hui conservée au Sénat. Voir *Sculptures, domaine de Sceaux, XVIIe – XVIIIe siècles*, op. cit.

²⁷ Marie-Anne de Bourbon (1666-1739), première Mlle de Blois avant son mariage avec Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti. Mlle de Blois et le comte de Vermandois furent parrain et marraine de plusieurs enfants baptisés dans l'église de Sceaux. Voir *Advielle*, op. cit.

²⁸ Inès Murat, *Colbert*, Fayard, 1980, p. 357

²⁹ *Arch. nat.*

³⁰ Ce bassin fut détruit au début de la Révolution à la demande des habitants de Sceaux car il gênait le passage des voitures allant de Sceaux à Bourg-la-reine. La statue de Diane a disparu.

aménagées vers 1675-1677, lorsqu'une partie du réseau hydraulique aura été créée pour alimenter le parc³¹.

Les jeux d'eau, les fontaines jaillissantes constituaient le plus bel ornement des jardins « à la française »³². Or Sceaux, situé au sommet d'une colline, avait peu de ressources en eau. Elle stagnait en contrebas du parc dans les terrains marécageux de la *Mer morte*. Pour alimenter bassins, jets d'eau et cascades, le fontainier Nicolas Le Jongleur fit venir l'eau des hauteurs des villages voisins. Il reste encore difficile, faute de pièces d'archives précises, de connaître la chronologie exacte de l'aménagement du réseau. Nous savons que les travaux durèrent près de dix ans³³. Des centaines d'actes furent passés avec des propriétaires³⁴. Colbert acheta les parcelles de terrain où devait être construit le réseau hydraulique, laissant généralement la jouissance du sol aux anciens propriétaires qui, en échange, s'engageaient à ne jamais planter d'arbres sur le parcours des conduites et à ne pas faire obstacle aux éventuels travaux de réparations et cela, sans réclamer de dédommagements supplémentaires.

Depuis les hauteurs voisines, distantes d'environ 3 à 4 kilomètres du château, les eaux arrivaient au village de Sceaux par divers types de canalisations, souvent combinés : voûtes et pierrées, tuyauteries en grès, fonte, plomb ou fer. Le système fonctionnait entièrement par gravitation.

Le réservoir de l'église recevait les eaux potables qui venaient des sources des Vaux-Robert (Fontenay-aux-Roses) et du hameau d'Aulnay (Châtenay-Malabry). Ces eaux servaient aux besoins de l'habitation, des écuries et du marché puis de certains bassins des parterres. Au passage de cette dernière conduite, une fontaine construite près de l'église fournissait le village. Colbert fit également capter les eaux de ruissellement du plateau de Châtillon en ordonnant la construction d'un bassin de retenue appelé à l'époque, l'étang du Plessis-Piquet³⁵. Non potable, l'eau de l'étang arrivait au village de

³¹ Voir Marianne de Meyenbourg et Jean-Michel Cuzin, « Domianialité et maîtrise d'œuvre : Le Nôtre à Sceaux », *André Le Nôtre, fragments d'un paysage culturel, institutions, arts, sciences et techniques*, sous la direction de Georges Farhat, éd. du Musée de l'Île-de-France, 2006, pp. 48-61. et Marianne de Meyenbourg, « L'alimentation en eau du domaine de Sceaux », *Sceaux architecture pour un domaine de Colbert à nos jours, les écuries & remises*, Musée de l'Île-de-France, 2006, pp. 31-40.

³² Les historiens des jardins préfèrent parler aujourd'hui de « jardins réguliers ».

³³ Le 25 septembre 1675, pour rechercher les eaux, Colbert passa un accord avec le seigneur du Plessis-Piquet, Charles Le Vasseur. Puis, pour s'assurer la maîtrise de l'alimentation en eau, Colbert finit par acheter les seigneuries de Châtillon (1679), du Plessis-Piquet (1682) et d'Aulnay (1683). Voir Jean Villain, *op. cit.*

³⁴ Arch. dép. des Hauts-de-Seine, D13 N4 / 6, *Extraits des Contrats d'acquisition et Echanges faits pour les conduites des Eaux de Sceaux [...]*.

³⁵ Actuel étang Colbert au Plessis-Robinson.

Sceaux, près du moulin banal, dans deux grands réservoirs³⁶. Ensuite les eaux étaient acheminées vers le parc pour alimenter les pièces d'eau.

C'est au sud-est du château que Le Nôtre dessina les plus beaux bosquets³⁷, succession de salles de verdure délimitées par des haies, des treillages et souvent fermées de grilles : salle des marronniers, salle du Caprice, salle du café, allée des Antiques, bassins d'Eole et de Scylla, treillage du Berceau.

Colbert fit installer dans ses jardins de nombreuses statues en pierre et en marbre. L'inventaire après décès du ministre n'en mentionne pas le nombre. On pouvait admirer *l'Hercule Gaulois* de Pierre Pujet³⁸. Installée, à l'origine, probablement dans l'avant-cour du château puis dans les parterres nord du parc, la statue fut déplacée par le duc du Maine au sud des jardins, dans la perspective de *l'allée des Antiques*, et des *bassins d'Eole et de Scylla*. On pouvait également admirer plusieurs statues en bronze comme *le Gladiateur Borghèse*, *Mercur* et *Psyché* d'Adriaen de Vries³⁹. Colbert avait racheté à la succession d'Abel Servien cette œuvre réalisée pour l'empereur Rodolphe II, roi de Hongrie et de Bohême. La statue avait fait partie des collections de la reine Christine de Suède, tout comme la statue de *la Diane* qui se trouvait près du vaste réservoir en demi-lune fermant la perspective nord. En peuplant son parc de statues, le ministre suivait une mode inspirée par l'Italie. L'Académie de France à Rome que Colbert avait créée, en 1666, permettait aux artistes français d'étudier les sculpteurs de l'Antiquité et les sculpteurs italiens contemporains comme le Bernin. En 1671, pour parfaire l'éducation de son fils, Colbert l'envoya en Italie. Le jeune marquis y fit copier de nombreuses œuvres qu'il fera installer par la suite dans les jardins de Sceaux.

Profitant d'une forte déclivité de 23 mètres entre le sommet de la colline et le bassin de l'Octogone, Le Nôtre aménage, vers 1675-1677, sur l'un des axes majeurs du parc, une cascade monumentale, formée de dix-sept nappes successives pour laquelle Charles Le Brun invente un décor sculpté d'une grande complexité⁴⁰. Le sommet,

³⁶ A l'emplacement actuel du parking Penthievre et du jeu de boules, près du parc de la Ménagerie.

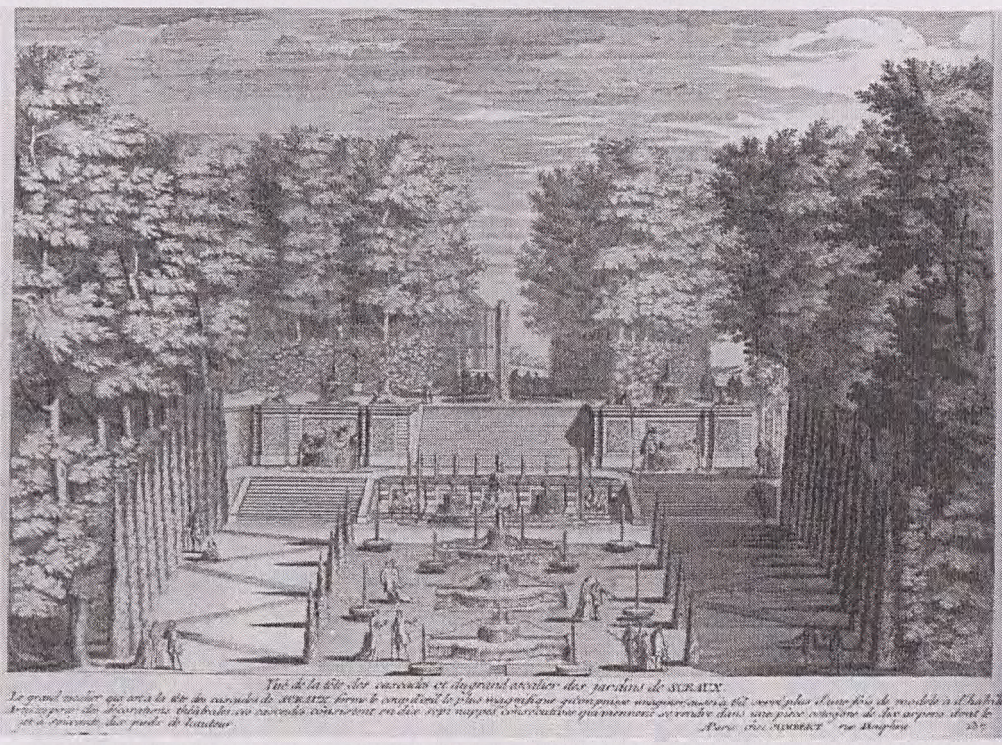
³⁷ A l'emplacement de l'actuelle pelouse de la plaine de l'Orangerie.

³⁸ Aujourd'hui exposé au Louvre.

³⁹ Aujourd'hui exposé au Louvre. Le marquis de Seignelay en avait fait cadeau au roi Louis XIV.

⁴⁰ Le décor fut réalisé par Coysevox et Tuby. Voir *Lettre d'un Eclésiastiq. De Paris à un gentilhomme de province*, manuscrit XVII^e, MIDF ; Le Brun donna des projets pour aménager des contre cascades au sud de l'Octogone. Ce projet ne fut pas réalisé. Les dessins sont conservés au département des arts graphiques du musée du Louvre.

constitué d'un buffet d'eau et de deux niches en rocailles, était composé d'une faune hydraulique en bronze, en plomb ou en pierre agrémentée de sculptures d'enfants, de mascarons, de vasques, de jets et de bouillons d'eau. Au sommet de la cascade des lions affrontés⁴¹ surmontaient deux statues allégoriques de fleuves dont l'une était l'œuvre d'Antoine Coysevox (1640-1720).



Vue de la tête des cascades
Eau-forte attribuée à Perelle, les délices de Versailles, Jombert 1766
Vue inversée, le château devrait être à droite
Le dessin original est au musée du Louvre.
MIDF, photo P. Lemaitre

Au centre du bassin de l'Octogone, dans lequel la cascade venait se déverser, un grand jet s'élevait à près de vingt mètres grâce à un réservoir supérieur⁴². Le système fonctionnait sans pompe suivant le principe des vases communicants⁴³.

⁴¹ Aujourd'hui deux des quatre lions sont visibles devant l'entrée de l'orangerie du jardin du Luxembourg où ils se détériorent (côté rue Auguste Comte).

⁴² Actuel bassin des lilas. Voir *Coupe de terrain et canalisation de la cascade*, dessin anonyme, fin 17^e, conservé à la bibliothèque de l'Institut reproduit dans Marianne de Meyenbourg et Jean-Michel Cuzin, « Domanialité et maîtrise d'œuvre : Le Nôtre à Sceaux », *André Le Nôtre, fragments d'un paysage culturel, institutions, arts, sciences et techniques, op. cit. p.54*.

⁴³ Aujourd'hui, le système fonctionne en circuit fermé. Grâce à des pompes électriques, l'eau est puisée dans l'Octogone et remontée en haut de la cascade. Le grand jet de l'Octogone est propulsé par une autre pompe.

Le parc de Sceaux n'était pas uniquement un parc d'agrément mais il avait aussi une fonction économique comme les autres maisons des champs autour de Paris. Il devait fournir des produits frais rares et de qualité pour la table du propriétaire. Derrière les bâtiments des communs, au nord-est de la demeure, Jean de La Quintinie (1626-1688), dessina le potager. La princesse Palatine rapporte que le précepteur de son fils était venu y admirer les plantations de chicorée⁴⁴.

Le parc, clos de murs, était protégé par des fossés secs. Des pavillons ponctuaient cette enceinte : à l'extrême sud-est se trouvait le pavillon des Quatre vents. Son architecture nous est inconnue mais nous savons qu'il était décoré d'un plafond de Le Brun ayant pour thème : « *Juno ordonnant à Iris de déchaîner les vents contre la flotte d'Enée.* »

A l'est, dominant le potager avait été édifié vers 1671-1672, le chef-d'œuvre du domaine, le pavillon de l'Aurore, élégante construction, sorte de petit temple avec son toit en dôme comme la voûte du ciel. Construit pour être un belvédère, il permettait d'admirer toute la vallée de la Bièvre, la vue s'étendant jusqu'à Paris. Nourri de références antiques et maniant à merveille les symboles mythologiques, Charles Le Brun qui est peut-être, avec Le Nôtre, l'architecte du bâtiment, imagina une allégorie de l'Aurore et du lever du Soleil (1672). La composition très habile permet d'illustrer le mouvement diurne de la terre, l'alternance du jour et de la nuit. Mais aussi le rythme des saisons et la ronde du Zodiaque⁴⁵.

Le premier aspect général du domaine à l'époque de Colbert est connu grâce à un plan aquarellé attribué au dessinateur Jean Le Blond⁴⁶, et à une carte des environs de Paris dessinée par David Vivyer⁴⁷. D'autre part, deux gravures d'Israël Silvestre, plusieurs gravures de Perelle, ainsi que des séries de dessins conservés au musée du Louvre et au Nationalmuseum de Stockholm montrent l'aspect des bâtiments et des jardins.

⁴⁴ Voir *Lettres de Madame, duchesse d'Orléans née princesse Palatine*, Paris, Mercure de France, 1981, lettre du 26 octobre 1704 (datée de Versailles).

⁴⁵ Voir Marianne de Meyenbourg, Jean-Michel Cuzin, « l'iconographie de la coupole », *Le Pavillon de l'Aurore, les dessins de Le Brun et la coupole restaurée*, *op.cit.*

⁴⁶ *Plan du Chateau et Parc de Sceaux*, Stockholm, Nationalmuseum, THC 7946, vers 1674-1675.

⁴⁷ David Vivyer, *Plan particulier de partie des environs de Paris, Versailles et St Germain en Laye, en l'année 1675*, plan manuscrit Paris, musée des Plans-reliefs, hôtel des Invalides.



La Nympe de Sceaux.

Paris chez Chevreux rue d'Orléans / sous leaux pignons 1672. A.F.B.

La Nympe de Sceaux

Eau-forte de Charles Simonneau d'après Charles Le brun. Vers 1672

D'après le frontispice du poème manuscrit de Philippe Quinault qui décrit la coupole du pavillon de l'Aurore (Chantilly, musée Condé).

MIDF, photo P. Lemaitre



Le groupe de l'hiver (Morpheé, l'Hiver, Tithon)

Coupole du pavillon de l'Aurore par Charles Le brun, 1672.

MIDF, photo P. Lemaitre

En juillet 1677, le roi vint admirer la propriété de son ministre. Charles Le Brun organisa la réception à l'occasion de laquelle fut joué *Phèdre* de Racine. La soirée se termina par un feu d'artifice qui embrasa la campagne environnante, affolant le bétail.

Les villageois furent associés à la fête. *Le Mercure galant* rapporte, en effet, qu'après les avoir convoqués pour leur annoncer la visite du roi, Colbert leur promit de s'acquitter à leur place de la moitié du montant de la taille. Pour montrer leur allégresse toutes les paysannes auxquelles de nombreuses bourgeoises s'étaient mêlées, dansaient sur les chemins couverts de feuillées tandis que des fusées, lancées de tous les horizons, éclairaient la nuit⁴⁸.

En octobre 1677, Colbert reçut ses collègues de l'Académie française⁴⁹ au Pavillon de l'Aurore. C'est à cette occasion que Philippe Quinault lut le long poème qui décrit très en détail toute la coupole de Charles Le Brun⁵⁰.

Les premiers agrandissements du parc. L'acquisition du Petit Château.

Colbert procéda à de nombreux achats de terrains pour agrandir son domaine. Il doubla la superficie du potager à l'est en achetant des terrains au lieu-dit des Deux-Ormes. Le pavillon de l'Aurore perdit sa destination première de belvédère en limite de propriété et se retrouva au centre du potager.

En 1682, un an avant sa mort, Colbert fit l'acquisition de « la Maison rouge », une propriété attenante au domaine qui était située au sud de l'église. La bâtisse devint la résidence des hôtes du grand château et par opposition prit le nom de « Petit château ».

La construction de ce Petit Château avait commencé en 1661, à l'initiative de Maître Boindin, bourgeois de Paris, à côté d'une très vieille ferme appelée la Courge ou la Petite ferme. Fils d'un artisan vannier du quartier Saint-Sulpice, Nicolas Boindin, était devenu notaire en épousant la fille du propriétaire de l'étude où il était entré comme simple clerc, puis il s'était rapidement enrichi dans les affaires immobilières. Il construisit ainsi, à Paris, non loin de Saint-Germain-des-Prés, la première caserne de France, l'hôtel des mousquetaires du Roi. Mais il mourut brutalement en 1662, sans avoir achevé la

⁴⁸ Voir Victor Advielle, *op.cit.*

⁴⁹ Colbert fut nommé à l'Académie française en 1667 au fauteuil 24. Jean de La Fontaine lui succéda en 1684.

⁵⁰ Le manuscrit original est conservé au musée Condé, au château de Chantilly. Voir le texte reproduit dans *Le Pavillon de l'Aurore, les dessins de Le Brun et la coupole restaurée*, *op.cit.* pp. 132-139.

construction du Petit Château de Sceaux. Maître François Le Boulz racheta alors la bâtisse et termina les travaux. Mais, en 1682, il dut en céder la propriété à son puissant voisin. L'inventaire dressé en 1683 à la mort de Colbert décrit avec précision l'agencement et la décoration intérieure. Au rez-de-chaussée et au premier étage, de part et d'autre d'une antichambre, se trouvaient deux grandes chambres avec cabinet, garde-robe et soupente entresolée pour loger les domestiques. Cette disposition, malgré quelques modifications, perdura jusqu'à la récente réhabilitation du bâtiment. Le portail d'entrée qui faillit être détruit à plusieurs reprises, est aujourd'hui classé à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques⁵¹.

Le marquis de Seignelay (1683-1690) et ses enfants mineurs (1690-1700)

Colbert s'éteignit à Paris le 6 septembre 1683, à l'âge de soixante-quatre ans. Il mourut dans d'atroces souffrances occasionnées par des calculs rénaux.

Afin d'empêcher la dispersion du patrimoine familial, Colbert avait institué l'aîné de ses neuf enfants, son légataire universel, seul héritier de tous ses biens.

Formé très jeune aux affaires, Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay (1651-1690) succéda à son père dans plusieurs de ses charges, Marine et secrétariat d'État à la Maison du Roi. Brillant, cultivé, il avait à dix-huit ans suscité la jalousie du roi Louis XIV lorsque, toute la cour avait déserté la compagnie du monarque pour aller écouter le jeune marquis qui soutenait sa thèse de philosophie⁵² au collège de Clermont à Paris⁵³. Le marquis a trente-deux ans lorsqu'il hérite de la terre de Sceaux en indivision avec sa mère, Marie Charron. Celle-ci meurt en 1687, le laissant seul propriétaire du domaine.

Pour marquer son installation à Sceaux, Seignelay offrit au roi, le 16 juillet 1685, une fête somptueuse. « *La plus belle*, écrit le marquis de Dangeau, *qu'on ait jamais donnée au Roi* »⁵⁴. *Le Mercure galant* rendit compte de l'événement.

⁵¹ Classement le 17 avril 1931 Pour l'histoire du Petit-Château voir Auguste Panthier, « Vieille maisons de Sceaux, le Petit Château, 1545-1945 », *Bull. des Amis de Sceaux*, hors série 1998.

⁵² *Thèse de Jean-Baptiste Colbert de Seignelay*, gravure au burin de François I de Poilly d'après Charles Le Brun, MIDF 97.5.1.

⁵³ L'actuel lycée Louis-le-Grand.

⁵⁴ *Journal du marquis de Dangeau*, Paris, Firmin-Didot, Frères, 1854, tome 1, p. 198.



*Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay.
Burin de Gérard Edelinck d'après Pierre Mignard, fin XVII^e siècle
MIDF, photo P. Lemaitre*

compte de l'événement. Le roi arriva à Sceaux vers les six heures du soir accompagné de toute la famille royale. Il visita le rez-de-chaussée du château puis admira les jardins et fit une longue halte au pavillon de l'Aurore. Il poursuivit la promenade pour aller voir la grande cascade face à laquelle, il demeura près d'une demi-heure tandis que des rameurs vêtus de blanc proposaient aux invités de faire un tour sur des chaloupes dorées. Le roi choisit de faire la visite du parc à pied tandis que les dames de la cour suivaient dans des chaises à porteurs. L'une d'elles était d'un modèle nouveau car elle avait quatre places. Des musiciens accompagnaient le cortège dissimulés derrière les palissades. Le monarque regagna le château et se rendit dans l'aile sud où se trouvait l'orangerie. Celle-ci avait été transformée en salle de concert et le roi put écouter une œuvre de Lully et de Racine, *l'Idylle de Sceaux* (ou *Idylle de la Paix*). Après le concert, la Cour retourna dans les jardins où un magnifique souper fut servi sous des charmilles autour d'un bassin proche du château. L'ornemaniste Jean Berain en avait réglé tous les détails.⁵⁵

L'Orangerie de Jules Hardouin-Mansart

Jules Hardouin-Mansart (1646-1708) venait de terminer l'orangerie de Versailles lorsque le marquis de Seignelay lui commanda une nouvelle orangerie pour son château de Sceaux. Des marchés de travaux récemment retrouvés aux Archives Nationales permettent d'en dater précisément la construction. Un marché de maçonnerie fut passé le 5 février 1686. Un mois plus tard, le 9 mars 1686, le marché pour la charpente était conclu⁵⁶. Il stipulait que les travaux devaient être achevés pour le 20 mai. Pendant que les maçons s'affairaient d'un côté pour terminer l'élévation des murs, les charpentiers étaient à l'œuvre de l'autre côté. Les délais exigés ne purent être tenus. Lorsque les trois ambassadeurs du roi du Siam visitèrent Sceaux pour la première fois en août 1686, le bâtiment n'était pas terminé. Ils revinrent le 12 octobre, juste avant de partir pour les Flandres. Le récit de leur visite, rapporté par les chroniqueurs du *Mercure Galant* de décembre 1686, est une source précieuse pour connaître l'état du bâtiment à l'origine : « *Les Ambassadeurs s'y promenèrent long-temps, et quoy-qu'elle ne fust pas encore tout-à-fait meublée, ils ne laisserent pas d'y*

⁵⁵ Voir Victor Advielle, *op.cit.*

⁵⁶ Arch. nat. M.C. Et. XCV, 40, réserve 197, 1. Voir Marianne de Meyenbourg et Jean-Michel Cuzin, « l'orangerie de Jules Hardouin-Mansart », *Sceaux architecture pour un domaine de Colbert à nos jours, le château & l'orangerie*, Musée de l'Île-de-France, 2006, pp. 67-77.

remarquer de tres belles choses, ils reconnurent des Tableaux, dont ils avoient veu de pareils à Fontainebleau, ainsi que plusieurs ouvrages de Mr. le Brun »⁵⁷. Construite en aile isolée, au sud de l'entrée d'Honneur, la nouvelle orangerie avait des proportions imposantes : 44 toises de long sur 5 de large et 6 de haut⁵⁸. Elle était terminée à l'est et à l'ouest par des pavillons ornés de frontons aux armes des Colbert⁵⁹. Le bâtiment que nous voyons aujourd'hui a été amputé d'un quart de sa longueur après avoir reçu un obus lors de la guerre de 1870. L'édifice, dont le milieu est souligné par un avant-corps légèrement saillant surmonté d'un fronton, reçut une décoration de lignes de refend. Largement ouverte, au sud, par de grandes baies vitrées, l'orangerie est coiffée d'un toit d'ardoises ayant la forme d'un comble brisé. La décoration intérieure, peut-être due aux sculpteurs ornemanistes André Goupil (1662-1733) et René Chauveau (1663-1722)⁶⁰ fut particulièrement soignée. La voûte, en anse de panier, est portée par une corniche sculptée. À l'extérieur, le long de la façade nord, huit bustes de marbre, copies d'antiques, reposaient sur des consoles. Dès l'origine, cette orangerie au sol pavé de marbre noir et blanc, servit de galerie car elle fut jugée trop belle pour servir simplement de serre. On trouva dans les communs un autre emplacement pour protéger les orangers et les plantes fragiles à la mauvaise saison.

Dans l'aile sud, libérée par cette nouvelle construction, des appartements furent aménagés pour la seconde épouse du marquis, Catherine de Matignon, cousine du roi. Le *Cabinet de la Chine et le Cabinet doré*, devinrent célèbres pour leurs parquets et leurs lambris en bois de senteur qui dégageaient *une odeur douce et suave*⁶¹.

À la fin des travaux, Le Nôtre fut de nouveau appelé pour adapter les jardins au nouveau bâtiment. Des dessins conservés au Louvre en montrent le tracé⁶². Devant la façade sud de l'orangerie, un hémicycle recevait des plantes en caisses à la belle saison : orangers mais aussi lauriers-roses, lauriers-tins, myrtes, grenadiers, figuiers et jasmins. Au

⁵⁷ Le voyage des Ambassadeurs du Siam en France voir *Mercure Galant* septembre 1686 et décembre 1686 (paru en 1687).

⁵⁸ Soit environ 88 mètres de long, sur 10 de large et 12 mètres de hauteur sous clef.

⁵⁹ Les sculptures qui ornent aujourd'hui deux des frontons auraient été exécutées à l'époque du comte d'Eu : allégories des quatre saisons figurées par des putti. Voir *Sculptures, domaine de Sceaux, XVII^e - XVIII^e siècles*, Musée de l'Île-de-France, 2004, pp. 40-41.

⁶⁰ Voir Georges Poisson, *Histoire et histoires de Sceaux*, 3^{ème} éd., Les amis du musée de l'Île de France, 1981, note 58.

⁶¹ Suzy Rozé et Marie-Noëlle Mathieu-Cavasse, *Or, oranges, orangeries*, éd. Ipomée-Albin Michel, 1993, p.32.

⁶² Préparés pour être gravés, ces dessins montrent un paysage inversé. Les gravures ne furent publiées qu'en 1766, par C. A. Jombert dans *Les Délices de Versailles et des Maisons Royales*.

centre se trouvait un bassin octogonal agrémenté d'un simple jet d'eau. Une copie de l'Hercule Farnèse, ainsi que deux statues de muses, occupaient le fond de la demi-lune.

Le Nôtre conserva les berceaux de treillage recouverts de chèvrefeuille et de jasmin, et la pièce d'eau cintrée autour de laquelle la famille royale avait festoyé en 1685. Puis il transforma les jardins devant l'aile sud du château en créant des parterres de broderies autour d'une fontaine à vasque. Les accès à ces nouveaux parterres étaient fermés par des grilles en fer forgé.

Le grand Canal

C'est en 1687⁶³, que la physionomie du parc va être totalement transformée lorsque le marquis de Seignelay achète la seigneurie de Châtenay au chapitre de Notre-Dame de Paris. Le parc s'étend désormais sur environ 227 hectares⁶⁴. Les nouvelles terres se trouvent au sud et à l'ouest du domaine. Seignelay va pouvoir faire creuser le grand canal qui manquait à ses jardins. Le drainage des terrains marécageux et la capture de deux petits cours d'eau, les rus d'Aulnay et de Châtenay, permettent à André Le Nôtre de créer une longue pièce d'eau d'un kilomètre de long. Les travaux de creusement durèrent près de deux ans (1687-1688). Dès 1688, des allées sont tracées, du gazon est semé, plusieurs rangées d'ormes bordent la pièce d'eau qui est empoissonnée de carpes, tandis qu'une flottille de chaloupes en bois de Chypre est construite. Cette nouvelle perspective qui double l'axe initial nord-sud formé par les cascades et le bassin de l'Octogone devient l'élément principal du parc. Le 3 novembre 1690, le marquis de Seignelay meurt brutalement à 39 ans, mais les travaux ne s'arrêtent pas pour autant : le grand canal est relié par le canal de Seignelay à l'Octogone, qui reçoit son décor définitif de groupes sculptés rapportés d'Italie⁶⁵. Au sud de l'Octogone, les jardins sont redessinés, un parterre en forme de patte d'oie est créé.

⁶³ Arch. nat., S 203, dossier 15 : *contrat d'aliénation de la terre et seigneurie de Châtenay à Monsieur Colbert de Seignelay secrétaire d'Etat*, 20 janvier 1687.

⁶⁴ Le plan du parc de Sceaux réalisé pour le duc de Penthièvre par Champin et Cicille en 1785 indique que le parc couvrait 662 arpents et 72 perches. 1 arpent = 0,342 hectares et 1 perche = 51,072m², le parc avait donc comme superficie 226,77 hectares non compris l'Avenue (allée d'Honneur). Il conservera cette superficie jusque dans les années 1923-1929, époque des premiers lotissements.

⁶⁵ On peut admirer aujourd'hui dans l'orangerie du domaine des statues qui étaient autrefois dans le parc et qui ont été mises à l'abri comme *Castor et Pollux*, *Oreste et Electre*, *le Galatée qui se suicide*, *Apollon et Daphné*, (4 statues autrefois autour de l'octogone), *l'Enlèvement de Proserpine* ou des œuvres mises en dépôt comme *Le Faune Borghèse*, *l'Uranie du Capitole* qui viennent du musée du Louvre, *la Minerve casquée* qui vient de l'école des Beaux-arts, des bustes d'empereurs romains qui viennent de Chartres. Voir aussi *Sculptures, domaine de Sceaux, XVI^e – XVIII^e siècles*, *op. cit.*

La terrasse des Pintades et le Tapis vert.

En 1689, commence la construction de la terrasse de la tête du Grand canal dite aujourd'hui « terrasse des Pintades ». Pour achever les aménagements, Le Nôtre, assisté de son neveu Claude Desgots et de François Leclerc, redessine les parterres à l'ouest du château. Le canal oblong des jardins de Colbert est remplacé par les trois ronds d'eau disposés en triangle que nous connaissons encore aujourd'hui. Un long tapis vert prolonge la perspective vers l'ouest en direction de Châtenay⁶⁶.

Ainsi, le marquis de Seignelay paracheva magnifiquement l'œuvre de son père. Les aménagements qu'il fit réaliser inscrivirent harmonieusement les jardins dans le site. Les Colbert avait mis plus de vingt ans pour créer le parc de Sceaux mais les enfants du marquis de Seignelay n'en profitèrent pas car, peu après la mort de leur mère, leur tuteur vendait la terre de Sceaux au duc et à la duchesse du Maine.

Le duc et la duchesse du Maine, propriétaires de 1700 à 1753 et leurs enfants le prince de Dombes et le comte d'Eu, propriétaires de 1753 à 1775.

Le duc et la duchesse du Maine étaient mariés depuis huit ans, lorsqu'ils firent l'acquisition de Sceaux, le 20 décembre 1700. Les deux époux avaient l'un pour l'autre un attachement sincère mais, pourtant, jamais couple ne fut plus mal assorti. Tout les opposait. Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine (1670-1736) était le fils adultérin de Louis XIV (1638-1715) et d'Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan (1640-1707). Enfant préféré de Louis XIV, il avait été couvert d'honneur et de charges par son royal géniteur : colonel général des Suisses et Grisons à quatre ans, en 1674, prince souverain de Dombes et comte-pair d'Eu en 1682, à la suite d'une donation de la Grande Mademoiselle, gouverneur du Languedoc, duc d'Aumale, il était également Grand-Maître de l'Artillerie. Pourtant il montrait peu de goût pour les armes et sa carrière militaire avait été peu brillante.

⁶⁶ Au XVIII^e siècle, le comte d'Eu y fera creuser un grand bassin circulaire et le duc de Penthièvre y fera installer des statues.



Serenissimo Principi Ludovico Augusto Borbonio, Dei gratia Dombarum Principi, Duci Cenomanensi et Albornonensi Comiti, Augensi Patri, Franciae, regiorum ordinum Commendatario, Cavallium regiorum Legato, Polveclariano, Rhoctorumque praefecto, Occitaniae praecepi, Supremo rei Tormentariae Magistro, etc.
Abbat. Theobaldus De Malbecis, Clericus, Parisiensis Abbat. B. Maure de Novelle.

*Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine
 Eau-forte et burin d'après François de Troy
 MIDF, photo P. Lemaître*

Il faut dire qu'il était handicapé par une malformation à la jambe ce qui l'obligeait à marcher en s'aidant d'une canne. Par contre il avait le goût de l'étude, prédispositions qu'avait su mettre en valeur la préceptrice qu'il avait eu dans son enfance et qui n'était autre que Madame de Maintenon (1635-1719), épousemorganatique du roi.

Il ne manquait pas d'esprit et savait être spirituel en société, mais il manquait de caractère et de fermeté. Son penchant naturel le portait à la lecture et à l'étude des textes religieux qu'il faisait recopier et qu'il prenait plaisir à annoter comme les *Maximes tirées de Saint Augustin*⁶⁷. Faire des versions latines était l'un de ses passe-temps favoris. Il

⁶⁷ *Maximes et reflexions tirées de saint Augustin*, manuscrit relié, MIDF 96.7.1

s'obstina à traduire *l'Anti-Lucrèce* du Cardinal de Polignac⁶⁸, essai en latin pour lequel la Cour de Sceaux se passionnait. Certains avaient conçu contre lui une profonde inimitié, comme le duc de Saint-Simon (1675-1755) ou la princesse Palatine (1652-1722) qui ne voyaient en lui qu'un fourbe, un couard et un hypocrite calculateur. Saint-Simon se plaisait à dire qu'il était né du « mélange du plus pur sang avec la boue infecte d'un double adultère »⁶⁹. Il est certain que cette naissance trouble devait perturber un être si croyant, le rendant timide et peu sûr de lui. Mais Louis XIV, en dépit des lois fondamentales du royaume, n'aura de cesse de chercher à l'élever au rang des princes du sang.

La duchesse du Maine, Louise-Bénédicte de Bourbon Condé était bien différente. C'était une princesse du sang de la famille des Condé. Elle avait une haute idée de sa noblesse et de son rang. Quoiqu'elle fut affligée d'une taille très en dessous de la moyenne, elle ne semblait guère souffrir de cette disgrâce. Sa belle-sœur, mademoiselle de Nantes pour se moquer d'elle l'avait surnommée « la poupée du sang ». Pour répondre à cette moquerie, la duchesse choisit de se comparer à une abeille et adopta une devise tirée de *l'Aminte* du Tasse : « Elle est petite, certes mais elle fait de cruelles blessures ». Malgré, un caractère entier, indomptable, et capricieux, elle ne manquait pas d'humour. Elle était gaie et fantasque, aimait la poésie et la danse, les fêtes et les spectacles et par-dessus tout le théâtre. Elle n'hésitait pas, d'ailleurs, à monter sur les planches. Curieuse de tout, elle s'intéressait aux mathématiques comme au latin, à l'astronomie comme à la pensée de Descartes.

Les Maine ne se lancèrent pas dans d'importants travaux à Sceaux mais ils mirent les appartements au goût du jour. La duchesse transforma la grande salle du premier étage en salle de théâtre. En 1704, elle chargea Claude III Audran (1658-1734) et Jean-Baptiste Poultier (1653-1719) de décorer un cabinet et une galerie dans sa « chartreuse » qui se trouvait au deuxième étage du château dans le pavillon sud-ouest. Elle jouissait de cet endroit d'une vue magnifique. Pour y accéder, elle avait fait aménager une sorte d'ascenseur constitué d'un fauteuil à contrepoids⁷⁰.

Dans l'aile sud de la demeure, autrefois aménagée pour la marquise de Seignelay, se trouvait une enfilade de pièces au décor particulièrement soigné : le cabinet doré avec une bibliothèque en entresol, le salon de marbre, le cabinet des glaces et le cabinet de la Chine. La duchesse aimait le mobilier doré, couvert de tissu cramoisi et elle appréciait par-

⁶⁸ Cette traduction manuscrite est conservée au musée Condé, au château de Chantilly.

⁶⁹ Cité par Georges Poisson, *Histoire et histoires de Sceaux*, *op. cit.*, p. 32

⁷⁰ Voir lettre de la princesse Palatine, *op. cit.* Voir aussi Auguste Panthier, « l'appartement de la duchesse du Maine à Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, 1930, pp. 70-85.

dessus tout les meubles et les objets venus ou inspirés de la Chine⁷¹. Les Maine firent également installer un appartement des bains. Un appartement fut aménagé pour recevoir le roi Louis XIV. C'est peut-être dans cet appartement que se trouvait le « retranchement pour la chaise percée du roi »⁷².

La Cour de Sceaux, les chevaliers de la Mouche à miel ou les galériens du bel esprit

La duchesse du Maine installa à Sceaux sa cour joyeuse de beaux esprits et de littérateurs⁷³. Pour les river plus étroitement à sa personne, il lui prit la fantaisie de créer, en 1703, un ordre de chevalerie des plus burlesques, « l'ordre de la Mouche à miel »

Un grand tableau de François de Troy, présenté au salon de 1704, *le Festin de Didon et Enée*, montre la cour de Sceaux rassemblée autour de la duchesse du Maine qui est allongée sur un lit de parade à la romaine⁷⁴. A côté de l'appartement des bains, se trouvait un cabinet d'aventurine dans lequel la duchesse avait fait représenter ses familiers déguisés en singes.

Elle parvint à attirer à Sceaux des hommes de lettres aujourd'hui oubliés qui étaient souvent membres de l'Académie française, comme Jean-Baptiste Rousseau, le marquis de Saint-Aulaire, La Grange-Chancel, l'abbé Genest ou encore Antoine Houdart de la Mothe, et le Président Hénault. Mais aussi des personnages plus illustres comme Fontenelle, Madame du Deffand, d'Alembert, et surtout Voltaire⁷⁵ qui viendra à Sceaux à plusieurs reprises. Une place à part doit être réservée à Rose Delaunay, future Madame de Staal (1684-1750) qui, entrée au service de la duchesse comme simple femme de chambre, va peu à peu devenir son indispensable dame de compagnie. Madame de

⁷¹ Arch. nat. M.C. Et. XXXV, 673, 19 février 1753, inventaire après décès de la duchesse du Maine. Le musée de l'Île-de-France a fait, en 2006, l'acquisition d'une exceptionnelle commode de BVRB (Bernard Van Risen Burgh), réalisée pour la duchesse, à partir d'un paravent en laque de Coromandel.

⁷² Bibl. nat. de France, Département des estampes et de la photographie, fonds Robert de Cotte. Reproduit par Georges Poisson dans *Histoire et histoires de Sceaux*, p. 49.

⁷³ Voir *La duchesse du Maine, une mécène à la croisée des arts et des siècles*, éd. de L'université de Bruxelles, 2003, études sur le 18^e siècle, n°31.

⁷⁴ Ce tableau de François de Troy est conservé dans une collection privée étrangère. reproduit dans *Une journée à la cour de la duchesse du Maine*, Musée de l'Île-de-France, 2003 (exposition du 24/09/2003 au 12/01/2004). p.8.

⁷⁵ Manuel Couvreur, « Voltaire chez la duchesse du Maine », *La duchesse du Maine, une mécène à la croisée des arts et des siècles*, op. cit. pp. 231-248.

Staal a laissé des *Mémoires*, témoignages irremplaçables sur la cour de Sceaux⁷⁶.

Le personnage le plus actif de cette société, pour laquelle il ne cesse de composer épigrammes, chansons et impromptus est Nicolas de Malézieu, ancien maître de mathématiques du duc de Bourgogne, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, placé auprès du duc du Maine par Bossuet et qui va jouer le rôle de mentor auprès de l'insatiable duchesse, se muant en histrion pour la divertir⁷⁷.

Louise-Bénédicté souffrait d'insomnies et passait une grande partie de la nuit à jouer soit à des jeux de cartes et de société, soit à des jeux littéraires. Selon le mot de Fontenelle, la duchesse voulait que « *la joie eût de l'esprit* ». ⁷⁸ Toute la cour de Sceaux devait versifier. et composer poésies, chansons, charades, anagrammes, bouts rimés, acrostiches etc. Devant ses « galériens du bel esprit » épuisés la duchesse s'écriait souvent « Des vers, des vers ou je meurs ».

« *Sa cour était charmante, disait Voltaire, on s'y divertissait autant qu'on s'ennuyait à Versailles : elle aimait tous les plaisirs par son esprit, par son imagination, par sa fantaisie : on ne pouvait pas ruiner son mari plus gaiement.* ». ⁷⁹

La duchesse savait se montrer accueillante pour les villageois de Sceaux qu'elle autorisait à venir danser au son du violon dans la salle des marronniers⁸⁰, le dimanche et les jours de fêtes après l'office divin. Pour Mardi-Gras Madame du Maine ouvrait largement le parc au public et permettait l'organisation de bals masqués. La route d'Orléans et l'avenue du château étaient embouteillées par les carrosses et les voitures des « masques ». Fréquemment de vrais spectacles avaient lieu : marionnettes, pièces de théâtre, concerts, danses. Ils prendront progressivement des formes de plus en plus élaborées jusqu'à devenir, en 1714 et 1715, d'onéreux spectacles, « les Grandes Nuits ». ⁸¹

« *Sceaux, était plus que jamais le théâtre des folies de la duchesse du Maine ; de la honte, de l'embarras, de la ruine de son mari, par l'immensité de ses dépenses, et le*

⁷⁶ Marguerite Jeanne (dite Rose) Cordier Delaunay, baronne de Staal, *Mémoires écrits par elle-même*, Londres, 1755. Nouvelle édition Paris, Mercure de France, 2001.

⁷⁷ De nombreux textes ont été imprimés dans *les Divertissements de Sceaux*, Trévoux, 1712 et dans *Suite des Divertissements de Sceaux*, Paris, Ganeau, 1725.

⁷⁸ Cité par Georges Poisson, *Histoire et histoires de Sceaux*, op. cit. p. 38

⁷⁹ Cité par Georges Poisson, *ibidem*.

⁸⁰ *La salle des Marronniers* était une salle de verdure proche de l'Orangerie. Elle était plantée de plusieurs rangs de marronniers d'Inde, arbre ornemental qui venait, en fait, d'Asie mineure. Cet arbre était à la mode et de nombreux parcs possédaient des bosquets de la sorte Au centre se trouvait un beau bassin quadrilobé.

⁸¹ Adolphe Jullien, *Les grandes nuits de Sceaux : le théâtre de la duchesse du Maine*, Paris, J. Baur, 1876.

spectacle de la cour et de la ville qui y abondait et s'en moquait » vitupérait Saint-Simon.

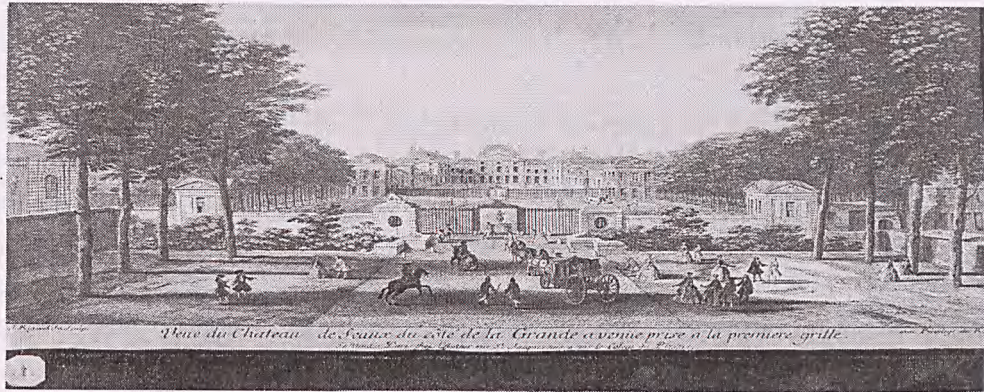
Entre 1711 et 1714, la cour de Versailles fut frappée de deuils répétés, ne laissant comme héritier de la couronne qu'un tout jeune enfant à la santé fragile, le futur Louis XV. La famille royale de France ne comptait plus que sept héritiers mâles dont cinq avaient moins de vingt ans. Louis XIV souhaita alors élever ses fils bâtards légitimés en leur donnant le rang des princes du sang. Le duc du Maine et son frère le comte de Toulouse devenaient aptes à succéder au trône. C'est pour fêter cette élévation que la duchesse du Maine organisa ces fameuses fêtes de nuit.

« *Madame du Maine triompha à Sceaux de la douleur publique. Elle redoubla de fêtes et de plaisirs...* » s'indignait Saint-Simon⁸². Mais toutes les ambitions de la duchesse s'effondrèrent à la mort de Louis XIV lorsque le Régent, Philippe d'Orléans fit casser le testament du vieux roi. La réaction des princes du sang fut terrible pour le duc du Maine qui fut progressivement écarté du conseil de régence puis rétrogradé au rang des ducs et pairs. La duchesse indignée, fomenta alors une conspiration contre le Régent avec l'appui de l'ambassadeur d'Espagne, le prince de Cellamare. Elle espérait confier la Régence au roi d'Espagne Philippe V, seul petit-fils survivant de Louis XIV. Philippe d'Orléans qui la faisait surveiller, savait tout de l'affaire et la cour de Sceaux se retrouva à la Bastille. Le duc, considéré comme complice, fut arrêté et emprisonné dans la citadelle de Doullens tandis que la duchesse était conduite à la forteresse de Dijon et que ses fils étaient assignés à résidence au château d'Eu, en Normandie.⁸³ Pendant l'absence du duc et de la duchesse, c'est leur intendant Pierre-Jacques Brillon qui va veiller sur le domaine. Avocat de formation, auteur d'un important traité de jurisprudence, il restera au service des Maine jusqu'à sa mort en 1736. Il a laissé un intéressant journal encore inédit⁸⁴.

⁸² Cité par Georges Poisson, *Histoire et histoires de Sceaux*, op. cit. p. 43.

⁸³ Mademoiselle du Maine qui n'avait que 11 ans fut accueillie au couvent de Chaillot.

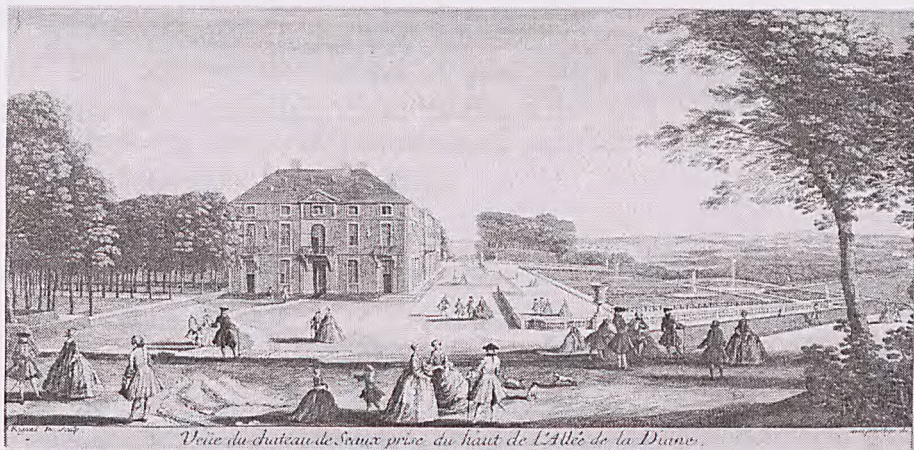
⁸⁴ Ce journal est conservé à la bibliothèque de l'Institut.



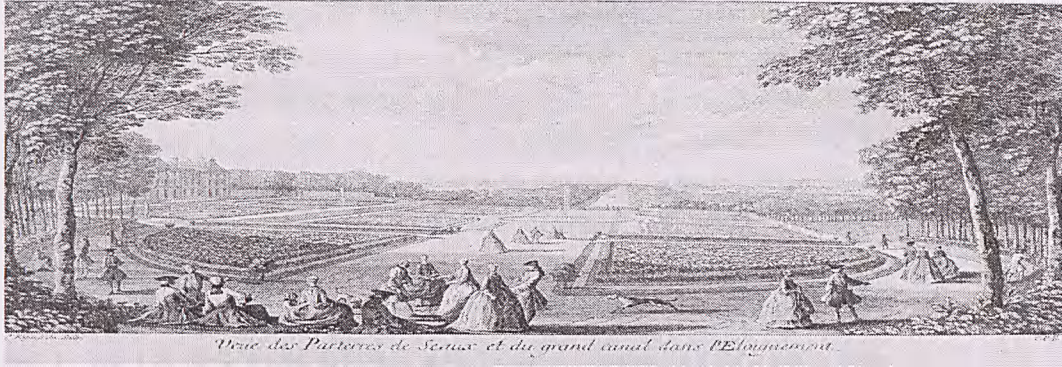
*Vue du château de sceaux du côté de l'entrée, 1736
Eau forte aquarellée de Jacques Rigaud
MIDF, photo P. Lemaître*



*Vue du château de Sceaux et du petit parterre qui conduit à l'Orangerie
Vers 1736
Eau forte aquarellée de Jacques Rigaud
MIDF, photo P. Lemaître*



*Vue du château de Sceaux prise du haut de l'allée de Diane
Vers 1736
Eau forte aquarellée de Jacques Rigaud
MIDF, photo P. Lemaître*



*Vue du château de Sceaux prise du haut de l'allée de Diane. Vers 1736
Eau forte aquarellée de Jacques Rigaud
MIDF, photo P. Lemaitre*



*Vue de la cascade de Sceaux. Vers 1736
Eau forte de Jacques Rigaud, MIDF, photo P. Lemaitre*

La création du jardin de la Ménagerie

Après un an d'incarcération, les Maine furent autorisés à regagner Sceaux. Le duc furieux contre son épouse ne souhaitait pas reprendre la vie commune. Mais la duchesse sut se montrer persuasive et la vie reprit son cours avec moins de faste cependant.

Vers 1720, la duchesse décida de créer un véritable jardin près de sa Ménagerie, c'est à dire la basse-cour du domaine. Elle agrandit la surface de la propriété en achetant des terrains à prix d'or. En particulier une cerisaie dont les arbres furent replantés dans le parc de Sceaux⁸⁵. Elle fit détruire le moulin communal et, à son emplacement, fit édifier par l'architecte Jacques de La Guêpière (?-1734) un joli pavillon de jardin. Ce pavillon, véritable belvédère, dominait une campagne plantée en grande partie de vignes. Son architecture, assez

⁸⁵ Voir Jean-Luc Gourdin, *La duchesse du Maine*, Pygmalion, 1999, p.271

originale présentait des similitudes avec la Ménagerie de Versailles⁸⁶. Toutes les pièces étaient rondes. Quatre petites salles circulaires encadraient un salon central. L'une d'elles servait de Cabinet du café et une autre abritait l'escalier desservant le salon rond du premier étage qui était entouré d'une vaste terrasse. Cette terrasse circulaire permettait d'admirer le paysage et de faire à l'occasion des observations astronomiques. Les inventaires après décès indiquent qu'il y avait là une lunette astronomique fabriquée par Butterfield. La décoration des frontons, des péristyles d'entrée évoquait l'ordre de la Mouche à Miel. L'intendant Brillon, lui, se lamentait du coût de ce caprice : « *Madame la duchesse du Maine m'a parlé de sa ménagerie. Elle a désiré que je la visse. On ne se vante point que cela coûtera 50 000 écus sans nulle utilité que celle de faire des parties de plaisir extraordinaires qui coûteront beaucoup [...]* ».

A la mort de la duchesse, survenue le 23 janvier 1753 dans l'hôtel parisien qu'elle louait rue de Varennes⁸⁷, Louis-Auguste de Bourbon, prince des Dombes (1700-1755), l'aîné de ses enfants, hérita de la terre de Sceaux mais n'en profita que deux ans. Son frère, Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu (1701-1775), en devint alors propriétaire. Il vécut ici paisiblement pendant une vingtaine d'années passant son temps à pêcher dans les pièces d'eau du parc. Ayant renoncé à se marier et à faire souche, il vendit, en 1773, l'ensemble de ses biens à Louis XV (1710-1774), et en conserva l'usufruit. Mais le roi mourut avant lui. Soucieux des finances royales, Louis XVI (1754-1793) préférera, à la mort du comte d'Eu, en 1775, rétrocéder l'héritage au duc de Penthièvre, cousin germain du comte.

Le duc de Penthièvre (1775-1793)

Petit-fils de Louis XIV et de la marquise de Montespan, fils du comte de Toulouse, le duc de Penthièvre (1725-1793), était Grand Amiral de France, gouverneur de Bretagne et Grand Veneur. Sa fortune, très bien gérée, faisait de lui l'un des hommes les plus riches de France. Il possédait un domaine foncier considérable à travers tout le royaume. Sans cesse, il allait de l'une à l'autre de ses terres. Il

⁸⁶ Le pavillon a été détruit au début du XIX^e siècle. Ne subsiste que la plate-forme sur laquelle il était édifié. Les plans et les élévations ont été publiés dans *L'Architecture française*, Paris, Jean Mariette, 1727, tome II, pl. 312-316. Réimpression par Louis Hauteœur, G. Vanoest, éd., 1927-1929.

⁸⁷ Hôtel Biron, actuel musée Rodin.

séjourna assez peu à Sceaux mais bâtiments et jardins furent parfaitement entretenus.

Veuf depuis de longues années⁸⁸, le duc se déplaçait souvent accompagné de sa fille, la duchesse d'Orléans (1753-1821), de sa belle-fille, la princesse de Lamballe (1749-1792) ou de sa belle-sœur, une princesse de Conti-Modène (1731-1803). Des appartements étaient réservés à ces trois princesses.



*Reliure aux armes du duc de Penthièvre
Claude Gaignat de l'Aulnays, La Promenade de Sceaux-Penthièvre.
Manuscrit, vers 1778
MIDF, photo P. Lemaitre*

⁸⁸ Il avait épousé Marie-Thérèse d'Este-Modène (1726-1754) morte en couches.

Au nord des communs, pour loger des gentilshommes de sa Maison, il fit ériger, probablement par son architecte Claude-Martin Goupy (vers 1720-1793), un bâtiment de deux étages d'une architecture assez sobre, l'Intendance⁸⁹.

En son absence, le duc autorisait les visites des jardins et des appartements. Pour aider le visiteur Claude Gagnat de l'Aulnays, procureur fiscal du bailliage de Sceaux, rédigea, vers 1778, un véritable guide touristique, décrivant de façon très précise les aspects les plus remarquables du domaine et recommandant des circuits de visite, *La Promenade de Sceaux-Penthièvre*⁹⁰.

Les paysans de Sceaux avaient pris l'habitude de faire paître leurs vaches sur les vastes pelouses du grand parc⁹¹. A son intendant Philippe de la Marnière⁹² qui voulait « *mettre de la police dans les vaches* » afin de préserver la beauté des bosquets, le duc répondait avec une bonhomie teintée de lassitude : « *Jamais mon conseil et moi ne seront de même avis sur les vaches ; qu'on maintienne le bon ordre sans vexer personne et sans placards. Si les charmilles repoussantes font dissonance avec d'autres parties*

de mon parc, je les ferai détruire ; si elles ne font pas dissonance, le cas sera différent ». Et les paysans de Sceaux laissèrent leurs troupeaux brouter l'herbe du domaine.



*Vue du château de Sceaux prise dans l'éloignement en face du côté de Châtenay
Vers 1736*

*Eau forte de Jacques Rigaud
MIDF, photo P. Lemaitre*

⁸⁹ L'Intendance abrite aujourd'hui des bureaux de la DPJP (Direction des Parcs, Jardins et Paysages du département des Hauts-de-Seine) et des logements de fonction.

A la veille de la Révolution vivait dans l'Intendance, Monsieur de Fourmestreaux, chef des conseils du duc de Penthièvre et qui sera son exécuteur testamentaire. Il sera guillotiné place de « Trône renversé ». *Fourmestreau Ignace Joseph, (dit Brisseuille), ex conseiller au parlement de Paris, âgé de 52 ans, né à Lille, département du Nord, domicilié à Sceaux-l'Unité, département de la Seine, condamné à mort le 26 prairial an 2, par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme contre-révolutionnaire.*

⁹⁰ *La Promenade de Sceaux-Penthièvre, de ses dépendances et de ses environs*, Amsterdam, 1778. Réédition des Amis de Sceaux en 1940.

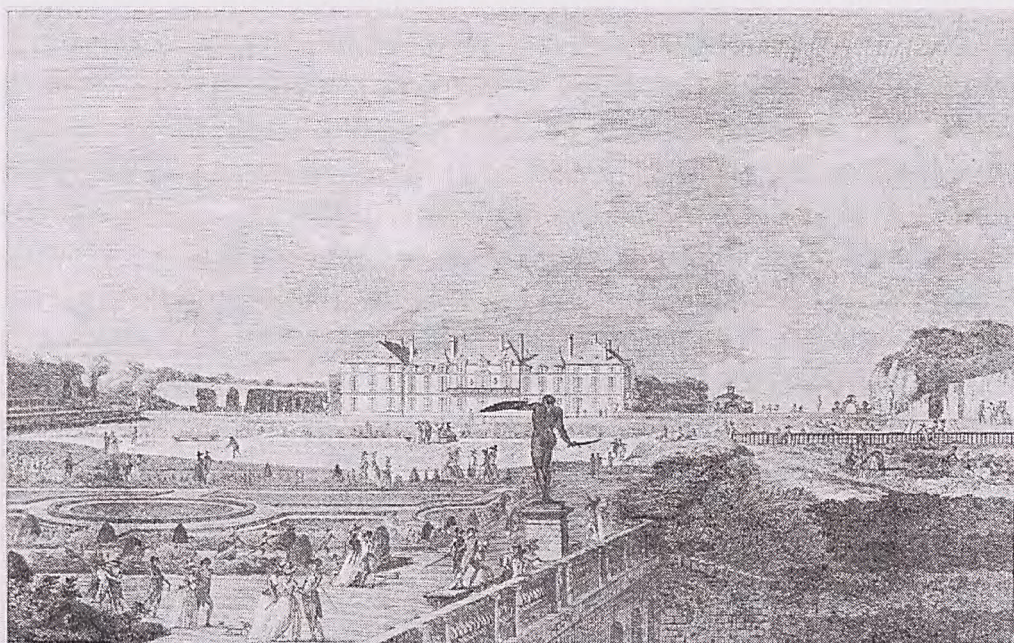
⁹¹ Parties du parc les plus éloignées du château.

⁹² Rapport du 13 mars 1784, conservé au musée de l'Ile-de-France

En 1786, cédant à la mode des jardins anglo-chinois, le duc de Penthièvre envisagea, de transformer une partie du parc⁹³. Ce projet ne sera pas réalisé.

Le Domaine sous la Révolution devient Bien national (1793-1798)

Lorsque la Révolution éclata, le duc de Penthièvre, respecté pour sa bonté et sa générosité, ne fut pas inquiété. Le patriote Palloy (1755-1835), démolisseur de la Bastille, qui s'était établi dans la commune, organisa dans le parc de pittoresques fêtes patriotiques qui attirèrent une foule considérable de spectateurs. En 1790, on célébra l'anniversaire de la prise de la Bastille: un vieillard en haillons, chargé de chaînes, symbole de l'oppression exercée par l'Ancien Régime, fut sorti d'un cachot aménagé sous le bassin de la Diane.



Vue des parterres du domaine de Sceaux depuis la terrasse des Pinitades. Vers 1796

Eau forte de Niquet le jeune d'après Meunier

MIDF, photo P. Lemaître

Un an plus tard, le duc de Penthièvre faisait don de Sceaux à sa fille, Louise-Marie Adélaïde, duchesse d'Orléans, épouse de Philippe-Égalité et mère du futur roi Louis-Philippe. C'est elle qui, quelques temps après, à la demande des habitants du village, accepta de faire démolir le réservoir de la Diane qui gênait la circulation des voitures et des charrettes sur la route menant à Bourg-la-Reine.

⁹³ Arch. Nat N II Seine 40, pièce 3. Plan aquarellé, 1786.

Le duc de Penthièvre mourut le 4 mars 1793 au château de Bizy, près de Vernon. Ses derniers mois avaient été endeuillés par la fin tragique de sa belle-fille, la princesse de Lamballe, victime des massacres de septembre en 1792 et par l'exécution de roi, son cousin, le 21 janvier 1793. Aussitôt après le décès du duc, son gendre, Philippe-Égalité (1747-1793), espérant s'emparer de la fortune de son beau-père requit la mise sous scellées du domaine, mettant ainsi à la porte les occupants des lieux partis enterrer le duc. Mais la duchesse d'Orléans parvint à fait reconnaître ses droits d'unique héritière, séparée de biens de son époux depuis 1791. Elle fit dresser un inventaire détaillé de la propriété. Entre temps, Philippe-Égalité avait été arrêté⁹⁴ et la Convention avait mis sous séquestre les biens des Bourbons⁹⁵. Le domaine de Sceaux fut alors confisqué comme bien national. La duchesse d'Orléans fut arrêtée, elle aussi, mais elle parvint à fuir en l'Espagne.

Les écuries du domaine furent réquisitionnées pour loger les troupes partant pour la Vendée. On procéda à la vente des foins et des coupes de bois. La municipalité de Sceaux vendit les poissons des bassins. L'état du parc devint préoccupant. Le 16 floréal an II (5 mai 1794) la Convention nationale décréta que « *les maisons et jardins de Saint-Cloud, Bellevue, Versailles, Bagatelle, Sceaux et autres maisons royales ne seront pas vendus et seront conservés et entretenus aux frais de la République pour servir aux jouissances du peuple et former des établissements utiles à l'Agriculture et aux Arts* ». Un certain Fabre Dubosquet proposa de planter du tabac dans le parc et d'établir une salpêtrière dans l'Orangerie. Il souhaitait aussi élever des moutons. Un an après, le Comité de Salut public dut résilier son bail car le locataire n'avait pas tenu ses engagements. Dans le château, le mobilier et le linge du duc de Penthièvre avaient été utilisés par la famille du bailleur, les cuisines avaient été converties en étable, et le foin avait été mis à sécher sur les parquets des salons. A l'extérieur, les jardins n'étaient plus entretenus, le tabac était en putréfaction⁹⁶, les bassins se dégradèrent car le plomb des canalisations avait été récupéré pour fabriquer des balles. Les statues du parc furent en grande partie dispersées. On dénombrait avant la Révolution, 63 statues, 24 termes, 106 bustes et 105 vases⁹⁷. Alexandre Lenoir (1761-1839), qui constituait le musée des Monuments français, parvint néanmoins à préserver une partie de ce patrimoine⁹⁸. Les groupes

⁹⁴ Arrêté le 7 avril 1793. Il sera guillotiné le 6 novembre 1793.

⁹⁵ Décret de la Convention nationale du 7 avril 1793.

⁹⁶ Arch. nat., T 1493¹¹.

⁹⁷ Voir l'inventaire après décès du duc du Maine de 1736, Arch.nat. M.C. ET VIII, 1015.

⁹⁸ Des sculptures provenant du parc de Sceaux sont visibles aujourd'hui au musée du Louvre et dans les jardins des Tuileries, au Sénat et dans les jardins du Luxembourg.

animaliers de l'entrée d'Honneur, qui avaient été réservés, échappèrent à la confiscation. Il ne resta que les groupes sculptés autour de l'Octogone et quelques statues dans les parterres, soit une dizaine de sculptures.

Jean-François Hippolyte Lecomte et ses enfants : 1798-1728. Le temps des destructions

En 1798, le Directoire mit en vente le domaine qui fut acquis sur « folle enchère » par Jean-François Hippolyte Lecomte (1757-1819). Ancien oratorien, condisciple de Fouché, c'était un homme d'affaires avisé, enrichi dans le négoce du vin et le commerce avec l'Amérique où il possédait de vastes plantations de tabac.⁹⁹ Il souhaitait rentabiliser son nouveau bien et transformer le domaine en terres agricoles. En application des conditions de vente, l'Administration centrale des Arts avait enlevé tous les éléments décoratifs : « *les tableaux peints sur toile, bois et plâtre, tant en plafond que dessus de portes, panneaux de lambris* ». Le château était donc passablement délabré. Lecomte renonça à le remettre en état et chargea l'architecte Rougevin de sa démolition. En 1801, la chapelle du château était encore debout.¹⁰⁰ Il fut impossible de la sauver. Alexandre Lenoir se contenta de préserver *le Baptême du Christ*, de Tuby. A la demande des habitants de Sceaux le groupe fut placé dans le chœur de l'église paroissiale en décembre 1804. Le château figurait encore sur un plan de 1803¹⁰¹, mais sa destruction a probablement été terminée peu de temps après. En effet, le 12 germinal an XII¹⁰², Lecomte était condamné à verser plus de dix mille francs à son architecte pour « honoraires, avances et déboursés » dans la démolition du château de Sceaux. Le Petit château, détachée du Domaine, devient une maison de rapport. Le jardin de la Ménagerie fut revendu à des habitants de Sceaux qui, inquiets pour l'alimentation en eau de la ville, avaient constitué la « Société propriétaire du jardin et des eaux de Sceaux »¹⁰³. Lecomte mourut en 1819, laissant deux enfants mineurs. Sceaux resta en indivision jusqu'en 1829, date à laquelle les biens furent partagés

⁹⁹ Nicolas Clément, *Jean-François Hippolyte Lecomte, une ascension discrète*, Mémoires du musée de l'Île-de-France, vol. 3 – 1997.

¹⁰⁰ Advielle, *op.cit.*

¹⁰¹ Arch. nat., F² II Seine I, *Plan général du parc de Sceaux, levé par ordre du citoyen J.-F.-H Lecomte en 1803* par L.-N. Troufillot.

¹⁰² 22 mars 1804.

¹⁰³ Voir Jacqueline Rambaud, « La société propriétaire du jardin et des eaux de Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, nouvelle série n°1 (1984), n°2 (1985).

par tirage au sort. Le hasard attribua la terre de Sceaux à Anne-Marie Lecomte qui venait d'épouser le fils du maréchal Mortier.¹⁰⁴

Les Trévis (1829-1923), premières restaurations



*Le duc de Trévis
par Charles Larivière*

En 1828, Anne-Marie Lecomte (1808-1870) épousa Napoléon-César-Édouard Mortier (1804-1869), futur duc de Trévis¹⁰⁵. Malgré les changements de régime, la famille Mortier resta toujours proche du pouvoir. Pair de France sous la Restauration, le duc de Trévis devint sénateur sous le Second Empire. Le domaine connut alors une nouvelle période faste. Les Trévis habitaient alors le bâtiment de l'Intendance. Pour tracer un parc « à l'anglaise », au nord de leur habitation, ils réduisirent de moitié le potager.

Ils firent creuser un grand bassin de forme circulaire¹⁰⁶. La propriété fut fermée au public malgré les protestations véhémentes des habitants de Sceaux qui avaient pris l'habitude de traverser le parc pour se rendre à Antony. En l'absence des maîtres de maison, le garde pouvait cependant délivrer des autorisations

de visite. Des cartes imprimées indiquaient l'itinéraire à suivre¹⁰⁷.

Puis le duc et la duchesse de Trévis confièrent à Augustin-Théophile Quantinet (1795-1867) le soin de reconstruire un nouveau château à l'emplacement du château détruit de Colbert. Pendant plusieurs années, l'architecte dessina de nombreux projets¹⁰⁸ mais il finit par renoncer à diriger le chantier de reconstruction. Il fut remplacé dans cette tâche par Joseph-Michel Le Soufaché (1804-1887) qui mena à bien les travaux à partir de 1856. La nouvelle construction fut érigée en brique et pierre dans un style néo-Louis XIII assez à la mode à l'époque.

¹⁰⁴ Voir Jean-Luc Gourdin, « Redécouverte d'un notable scéen et première renaissance du parc de Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, nouvelle série n°11 (1994).

¹⁰⁵ Il prendra le titre de duc, en 1835, à la mort de son père le maréchal Mortier (1768-1835), tué par la machine infernale de Fieschi qui ne lui était pas destinée mais qui visait le roi Louis-Philippe. Le maréchal Mortier avait été fait duc de Trévis en 1808.

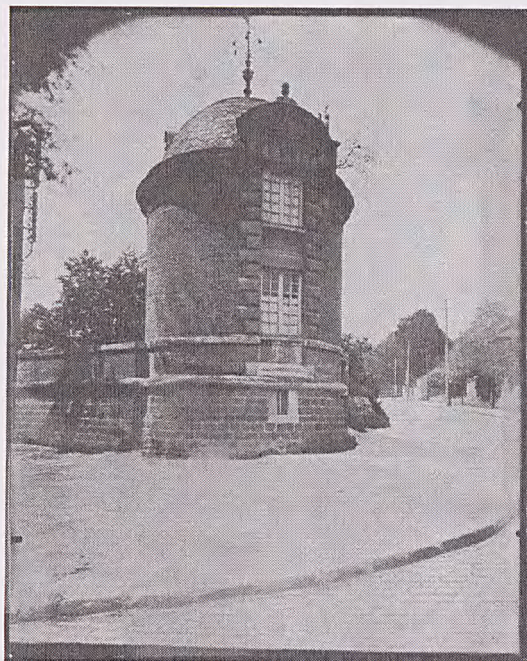
¹⁰⁶ Actuel bassin aux nénuphars de la plaine des taureaux.

¹⁰⁷ Document Musée de l'Île-de-France.

¹⁰⁸ Aujourd'hui conservés au musée de l'Île-de-France.



*Le pavillon de l'Aurore dans le parc des Trévis, Vers 1845
Bois debout de Jean-Jacques Champin
MIDF, photo P. Lemaître*



*Pavillon de garde sur la route d'Orléans
Photographie d'Eugène Atget, vers 1920, MIDF*

Mais l'importance donnée à la pierre en particulier pour le pavillon central lui donne un aspect original en incorporant des éléments décoratifs de style XVIII^e.¹⁰⁹ Une entrée monumentale fut construite

¹⁰⁹ Voir Thierry Liot, « Châteaux brique et pierre, 1850-1900 [...] », *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, 1998. et *Sceaux, architecture pour un domaine de Colbert à nos jours*, op. cit.

par l'architecte Gabriel Davioud (1823- 1881) en bordure de la route d'Orléans avec un logement de gardien en forme de tour.

Le domaine redevint le cadre de réceptions mondaines jusqu'à la mort du duc, en 1869. La duchesse ne lui survécut que quelques semaines.

Pendant la guerre contre la Prusse, dès le début de 1871, des troupes bavaroises occupèrent Sceaux. Durant les combats, l'Orangerie fut incendiée après avoir reçu un obus et toute la partie orientale fut détruite¹¹⁰. Le château et le pavillon de l'Aurore furent saccagés.

Après le conflit, le second fils du duc, Jean-François Hippolyte, marquis de Trévisé (1840-1892) racheta leurs parts à ses quatre frères et sœurs. Très attaché à Sceaux, il s'efforça de restaurer et d'entretenir le domaine jusqu'à sa mort en 1892. La marquise de Trévisé conserva alors l'usufruit du domaine tandis que sa fille unique, la princesse de Cystria, elle-même veuve sans enfant du prince de Faucigny-Lucinge, en possédait la nue-propriété. La princesse n'aimait pas beaucoup Sceaux qu'elle trouvait « lugubre ». Le domaine fut cependant bien entretenu jusqu'à la guerre de 1914. Les cartes postales et une série d'aquarelles¹¹¹ montrent que le parc ne manquait pas d'attrait. Le jeune Alain-Fournier qui était en classe préparatoire au lycée Lakanal, apercevait des fenêtres des dortoirs, le toit du château de la marquise qui émergeait des frondaisons du parc. On dit que la vision de ce château qui semblait abandonné, lui donna la première idée du domaine perdu du Grand Meaulnes.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée française réquisitionna des terrains pour y faire paître des troupeaux. La demi-lune et l'allée d'Honneur prirent alors des allures de ranch. Après la guerre, Sceaux devient une charge trop lourde pour ses propriétaires. En 1920, la marquise et la princesse crurent régler le problème de l'entretien du domaine, en afferment pour vingt ans la majeure partie des terres et des bâtiments, se réservant le château et ses abords ainsi que le potager. Le locataire promettait de créer une ferme modèle. Mais il fut incapable de tenir ses engagements et incitait la princesse et sa mère à vendre à des promoteurs immobiliers pour créer un lotissement. Jean-Baptiste Bergeret de Frouville, maire de Sceaux à l'époque, parvint à alerter les élus du département de la Seine pour protéger ce parc historique.

Le 11 août 1923, peu après la mort de sa mère, la princesse de Cystria vendait le domaine au Conseil général de la Seine, se réservant le Petit château. Les rapports de la Commission du Vieux Paris

¹¹⁰ L'orangerie perdit un quart de sa longueur : le pavillon est et deux travées.

¹¹¹ Aquarelles d'Elisabeth Sonrel (1874-1953), artiste scéenne. collection du musée de l'Île-de-France.

rendent compte de l'état de désolation dans lequel se trouvait alors le parc. Faute d'entretien, il était retourné à l'état sauvage. La série des 65 photographies prises par Eugène Atget de mars à juin 1925, en témoigne de façon saisissante.



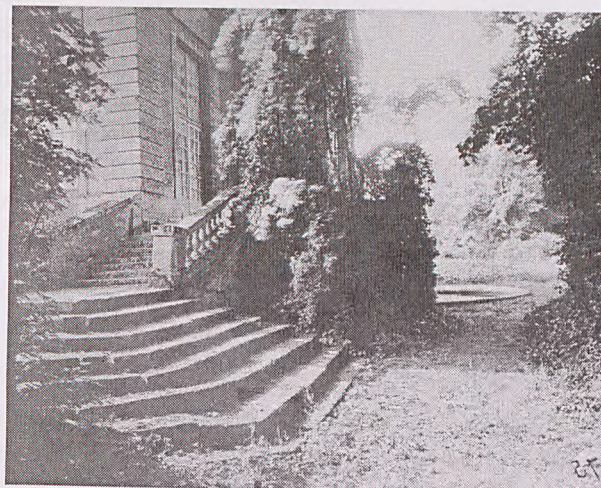
Le pavillon de l'Aurore
Photographie d'Eugène Atget, 1925
MIDF

*L'enlèvement de Proserpine par
Girardon près du bassin de l'Octogone
Photographie d'Eugène Atget, 1925
MIDF*



*Statue dite de « la Servitude » dans
l'allée de la duchesse.
Photographie d'Eugène Atget, 1925
MIDF*

*Le pavillon de l'Aurore
Photographie d'Eugène Atget,
1925, MIDF*



Le Conseil général de la Seine, restauration et sauvegarde (1923-1971)



*Publicité Vox pour le lotissement du parc.
Affiche 1925, MIDF, photo P. Lemaître.*

Les conseillers généraux cherchèrent, en premier lieu, à protéger les éléments les plus prestigieux du domaine : le pavillon de l'Aurore, l'entrée d'Honneur, l'Orangerie, la balustrade des Pintades, les trois bassins circulaires des parterres du château, le Grand canal et l'Octogone furent classés parmi les monuments historiques le 24 septembre 1925¹¹². Les travaux de restauration s'annonçaient longs et onéreux ; il fallut se résoudre à lotir une partie du domaine pour les financer. La bordure nord du parc du côté de Sceaux¹¹³ fut lotie tout d'abord. L'ancienne partie d'Orléans, de part et d'autre de la voie de chemin de fer¹¹⁴, entre l'allée d'honneur et la nationale 20, donna naissance à un nouveau quartier partagé entre Sceaux et Antony. Les nouvelles constructions devaient respecter un cahier des charges particulièrement stricte. Plusieurs maisons sont l'œuvre d'architectes de renom : Robert Mallet-Stevens (1886-1945), Pol Abraham (1891-1966), Bruno Elkouken (1893-1968), André Lurçat (1894-1970) ou

¹¹² On peut regretter que tous les bâtiments n'aient pas été protégés de la même façon.

¹¹³ Actuellement rue Franklin Roosevelt et rue Paul Couderc.

¹¹⁴ La ligne de chemin de fer, aujourd'hui RER B, traversait le parc de puis 1854.

Louis Arretche (1905-1991). Le lotissement prévu du côté de Châtenay fut abandonné.

La restauration du parc donna lieu à divers projets. Jean-Claude Nicolas Forestier (1861-1930), conservateur des parcs et promenades de la ville de Paris imagina un premier projet très fidèle au plan ancien des jardins de Le Nôtre¹¹⁵. Ce projet fut malheureusement abandonné. C'est finalement Léon Azéma (1888-1976), architecte de la division des Promenades et expositions de la ville de Paris qui fut chargé, en 1927, des travaux de réhabilitation. Tout en respectant les grandes perspectives du parc de Le Nôtre, il choisit de ne pas le reconstituer à l'identique mais au contraire d'adapter les espaces à des usages contemporaines. C'est d'ailleurs la politique qui prévaudra désormais tant dans la rénovation des jardins que dans celle des bâtiments.

Les restaurations furent réalisées par tranches successives. Les abords du château et du pavillon de l'Aurore furent ouverts au public en premier lieu, le 14 juillet 1929.

En 1930, la façade du pavillon de Hanovre, charmant pavillon de jardin qui se trouvait à Paris, boulevard des Italiens, fut transféré et remonté dans l'alignement du Canal de Seignelay et du bassin de l'Octogone¹¹⁶. On procéda à la réfection des pièces d'eau. L'Octogone et le Grand canal furent vidés et curés, leurs berges consolidées. Une double rangée de peupliers d'Italie fut replantée le long du Grand canal où il devient possible de canoter.

Léon Azéma entreprit ensuite la reconstruction de la grande cascade entièrement détruite à la Révolution. Il s'inspira du profil général des cascades anciennes mais faute de moyens, il n'en reprit pas le décor. Il adopta le style monumental Art Déco, alors en vogue. Pour agrémenter le buffet d'eau et les niches des terrasses, il remploya des mascarons que Rodin avait sculptés pour la grande cascade du Palais du Trocadéro, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878. Le Président de la République, Albert Lebrun (1871-1950), vint inaugurer les nouveaux aménagements en juillet 1935. En face des cascades avaient été installés en 1933, des groupes de cervidés en bronze doré, œuvres que Georges Gardet avait réalisées pour la porte Dauphine à Paris.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands occupèrent le château mais le parc resta accessible au public.

¹¹⁵ Il s'inspirait du plan de P. Champin et E.F. Cicille, dessiné pour le duc de Penthièvre en 1785, Nouveau plan des jardins de Sceaux-Penthièvre présenté à S.A.S. Monseigneur le duc de Penthièvre [...].

¹¹⁶ Ce pavillon de jardin avait été construit au XVIII^e siècle par Jean-Michel Chevotet pour le maréchal de Richelieu. Sa façade était classée

La création d'un « musée artistique, historique, et archéologique » de la région parisienne avait été décidée par le département de la Seine dès 1930. Le musée, installé dans le château des Trévises, fut inauguré en 1937. Le maire de Châtenay-Malabry, Jean Longuet, petit-fils de Karl Marx, proposa de lui donner le nom de « Musée de l'Ile-de-France ». Le fonds initial fut constitué par un dépôt du musée Carnavalet qui remit à Sceaux ses collections concernant la région parisienne. Peintures, dessins, gravures, photographies, affiches et aussi objets d'art et mobilier évoquent le riche passé de la région. Le musée fut complété par un centre de documentation qui comprend une importante bibliothèque spécialisée sur l'histoire de l'Ile-de-France.

L'action du département des Hauts-de-Seine (de 1971 à nos jours)

En 1971, le domaine de Sceaux devint la propriété du nouveau département des Hauts-de-Seine¹¹⁷. Depuis le Conseil général mène une active politique de mise en valeur des jardins et des bâtiments qui ont été réhabilités ces dernières années. L'orangerie a été dotée de nouveaux espaces souterrains pour permettre un meilleur accueil du public en 1988-1989. Elle est devenue la galerie de sculptures du musée de l'Ile-de-France. Depuis plus de trente ans, un festival de musique de chambre réputé y est organisé. Le château a bénéficié d'une restauration méticuleuse de 1992 à 1994. La présentation des collections permet d'illustrer quatre grands thèmes : l'histoire du domaine de Sceaux et de ses propriétaires, les paysages d'Ile-de-France, les manufactures de céramique et les donations faites au musée¹¹⁸.

Le Petit Château a été dévolu pour trente ans au CAUE 92¹¹⁹. Après des fouilles archéologiques, les jardins qui l'entourent ont retrouvé une ordonnance inspirée des plans du XVIII^e siècle.

Le pavillon de l'Aurore a été restauré sous la direction des monuments historiques entre 1993 et 1996 pour le bâtiment et entre 1998 et 2000 pour le décor intérieur et la coupole. Les écuries de l'époque Colbert viennent d'être modernisées pour offrir au musée de l'Ile-de-France de nouveaux espaces d'exposition et de consultation ainsi qu'une

¹¹⁷ Une loi de 1964 crée sept nouveaux départements par redécoupage des anciens départements de la Seine et de la Seine-et-Oise.

¹¹⁸ Donations Fautrier, Dunoyer de Segonzac, Millet en autres.

¹¹⁹ CAUE 92 : Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement des Hauts-de-Seine.

boutique et un restaurant. L'entrée d'Honneur, le pavillon de Hanovre et l'Orangerie devraient être restaurés dans les années à venir.

La grange et le bâtiment de la ferme¹²⁰ ont été transformés pour donner des bureaux fonctionnels à la DPJP (Direction des Parcs, des Jardins et des Paysages).

Depuis les années 1980, l'ensemble du parc, soit près de 180 hectares, est ouvert au public. Une gestion moderne qui respecte environnement et développement durable a été mise en place. Les masses végétales sont progressivement régénérées en particulier depuis la tempête de décembre 1999 durant laquelle plus de 3 000 arbres furent déracinés.

Toutes les pièces d'eau ont été remises en état et le circuit hydraulique entièrement refait. Les bassins sont désormais alimentés par un circuit interne qui utilise une nappe phréatique à la tête du Grand Canal. Plusieurs chambres de pompage électrique permettent l'élévation de l'eau. Le système d'arrosage utilise aussi les nappes souterraines. Il a été automatisé et se déclenche la nuit lorsque le parc est fermé au public.

Le grand canal et l'Octogone viennent, de nouveau, d'être curés sans être vidés cette fois-ci grâce à une centrale de retraitement des boues aspirées, qui fut installée non loin de la Grenouillère. La Maison du Parc à la grille d'Antony informe le public des travaux en cours grâce à des panneaux explicatifs.

A plusieurs reprises le domaine de Sceaux a failli disparaître. Malgré de nombreuses vicissitudes il a conservé les vastes perspectives que Le Nôtre avait créées. De nombreuses pièces d'eau ont été démontées et il reste peu d'éléments du décor sculpté d'autrefois. Le château de Colbert, détruit au début du XIX^e siècle, a été remplacé par une bâtisse plus modeste. Le parc de Sceaux est aujourd'hui un parc urbain fréquenté par des milliers de visiteurs. Mais ce jardin ne devrait pas être qu'un simple espace de promenade. Beaucoup de vestiges anciens mériteraient d'être recherchés et réhabilités dans le respect du patrimoine pour redonner à ce domaine, s'il est encore temps, toute son unité et sa dimension historique.

Marianne de Meyenbourg

¹²⁰ Les communs du château, écurie, grange et ferme sont des vestiges du domaine d'avant la Révolution. Ils sont visibles sur les plans du XVIII^e siècle. Cependant ils n'ont pas été classés au titre des monuments historiques

BIBLIOGRAPHIE

- * *L'Architecture française*, Paris, Jean Mariette, 1727, 3 vol. Réimpression par Louis Hauteceur, G. Vanoest éd., 1927-1929.
- * *Les Délices de Versailles et des Maisons Royales*, C.A. Jombert, 1766.
- * *les Divertissements de Sceaux*, Trévoux, 1712 et *Suite des Divertissements de Sceaux*, Paris, Ganeau, 1725.
- * *La duchesse du Maine, une mécène à la croisée des arts et des siècles*, éd. de l'université de Bruxelles, 2003, études sur le 18^e siècle.
- * *Mercuré Galant* septembre 1686 et décembre 1686 (paru en 1687).
- * *Sceaux architecture pour un domaine de Colbert à nos jours*, Musée de l'Île-de-France, 2006, 2 vol. : *Les écuries & les remises et le château & l'orangerie*.
- * *Sculptures, domaine de Sceaux, XVII^e – XVIII^e siècles*, Musée de l'Île-de-France, 2004.
- * *Une journée à la cour de la duchesse du Maine*, Musée de l'Île-de-France, 2003 (exposition 24/09/2003 au 12/01/2004).

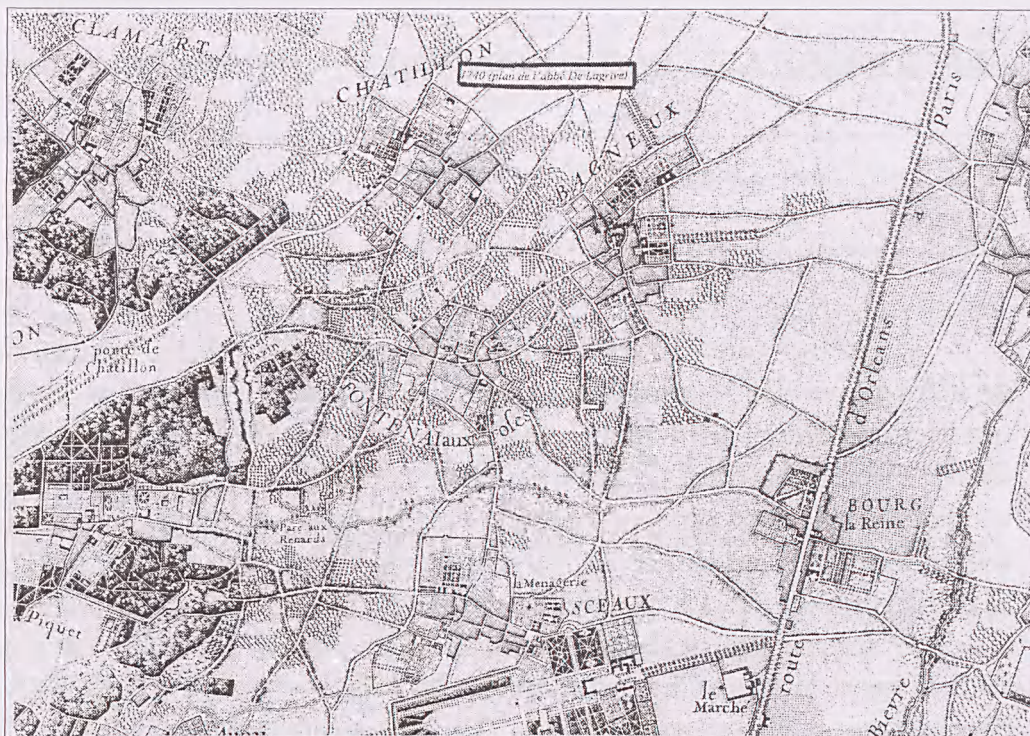
- * Victor **Advielle**, *Histoire de la ville de Sceaux*, les éditions de la Tour Gile, 1996 (reprint de l'édition de 1883, Sceaux, Charaire et fils éditeurs ; Paris : A. Picard éditeur). Une nouvelle édition avait été faite en 1889.
- * Jacques-François **Blondel**, *Cours d'Architecture*, Paris, chez Desaint, 1771-1777.
- * Nicolas **Clément**, *Jean-François Hippolyte Lecomte, une ascension discrète*, Mémoires du musée de l'Île-de-France, vol. 3 - 1997
- * Manuel **Couvreur**, « Voltaire chez la duchesse du Maine », *La duchesse du Maine, une mécène à la croisée des arts et des siècles*.
- * *Journal du marquis de Dangeau*, Paris, Firmin-Didot, Frères, 1854.
- * Michaël **Decrossas**, « Les premiers travaux de Colbert à Sceaux », *Revue de l'Art*, n°151 / 2006-1.
- * Antoine-Nicolas **Dezallier d'Argenville**, *Voyages pittoresques des environs de Paris*, Genève, Minkoff reprint, 1972, reprint de l'édition de 1762, Paris, de Bure.
- * Claude **Gaignat de l'Aulnais**, *La Promenade de Sceaux-Penthièvre, de ses dépendances et de ses environs*, Amsterdam, 1778. Réédition des Amis de Sceaux en 1940.
- * Jean-Luc **Gourdin**, *La duchesse du Maine*, Pygmalion, 1999.
- * Jean-Luc **Gourdin**, « Redécouverte d'un notable scéen et première renaissance du parc de Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, nouvelle série n°11 (1994).
- * Adolphe **Jullien**, *Les grandes nuits de Sceaux : le théâtre de la duchesse du Maine*, Paris, J. Baur, 1876.
- * Thierry **Liot**, « Châteaux brique et pierre, 1850-1900 [...] », *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, 1998.
- * Marianne **de Meyenbourg**, « L'alimentation en eau du domaine de Sceaux », *Sceaux architecture pour un domaine de Colbert à nos jours, les écuries & remises*, Musée de l'Île-de-France, 2006.
- * Marianne **de Meyenbourg** et Jean-Michel **Cuzin**, « Domanialité et maîtrise d'œuvre : Le Nôtre à Sceaux », *André Le Nôtre, fragments d'un paysage culturel, institutions, arts, sciences et techniques*, sous la direction de Georges Farhat, éd. du Musée de l'Île-de-France, 2006.

- * Marianne **de Meyenbourg**, Jean-Michel **Cuzin**, « l'Iconographie de la coupole », *Le Pavillon de l'Aurore, les dessins de Le Brun et la coupole restaurée*, Somogy, 2000, p. 31-35.
- * Marianne **de Meyenbourg** et Jean-Michel **Cuzin**, « l'Orangerie de Jules Hardouin-Mansart », *Sceaux architecture pour un domaine de Colbert à nos jours, le château & l'orangerie*, Musée de l'Ile-de-France, 2006.
- * Inès **Murat**, *Colbert*, Fayard, 1980.
- * Lettres de *Madame, duchesse d'Orléans née princesse Palatine*, Paris, Mercure de France, 1981.
- * Auguste **Panthier**, « l'appartement de la duchesse du Maine à Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, 1930, pp. 70-85.
- * Auguste **Panthier**, « Vieilles maisons de Sceaux, le Petit Château, 1545-1945 », *Bull. des Amis de Sceaux*, hors série 1998.
- * Michaël **Petzet**, « Planungen für Sceaux, das Schloss Colberts », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, n°4, 1986.
- * Georges **Poisson**, *Histoire et histoires de Sceaux*, 3^{ème} éd., Les amis du musée de l'Ile de France, 1981.
- * Jacqueline **Rambaud**, « La société propriétaire du jardin et des eaux de Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, nouvelle série n°1 (1984), n°2 (1985).
- * Patrick **Reuterswärd**, « Autour de Saint-Ouen, Sceaux et Clagny » dans *L'Urbanisme de Paris et l'Europe : 1600-1680*, éd. Klincksieck, 1969.
- * Suzy **Rozé** et Marie-Noëlle **Mathieu-Cavasse**, *Or, oranges, orangeries*, éd. Ipomée-Albin Michel, 1993.
- * Marguerite Jeanne (dite Rose) Cordier Delaunay, baronne de **Staal**, *Memoires écrits par elle-même*, Londres, 1755. Nouvelle édition Paris, Mercure de France, 2001.
- * Jean **Villain**, *La Fortune de Colbert*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1994.

LE RUISSEAU DE LA FONTAINE DES MOULINS

Le grand ruisseau de Fontenay-aux-Roses s'appelle le ruisseau de la Fontaine des Moulins, recevant ainsi curieusement le nom de son quatrième affluent principal, ce en raison de la qualité exceptionnelle de ses eaux. Né au sud de la Fosse Bazin, cette dépression creusée par un glacier qui vient séparer Fontenay du Plessis-Robinson, le ruisseau fait entendre le murmure de sa source dans les jardins de l'hôpital Marie-Lannelongue. Le « grand » ruisseau de Fontenay, par opposition à ses nombreux autres cours d'eau, vient border le sud de cette commune et la sépare historiquement de celle de Sceaux. La première représentation de cet affluent de la Bièvre est celle figurant sur la carte De Fer de 1700 ; cependant son tracé précis n'apparaît que sur celle de l'abbé Delagrive de 1740. De part et d'autre du lit du ruisseau y sont représentées des zones marécageuses, impropres à la culture, tandis que des arbres sont figurés en grand nombre : essentiellement des peupliers, des saules et des aulnes ; ces derniers ont donné leur nom à un des lieux-dits de Sceaux.

Si l'eau vive, royaume des algues et des insectes, a vu nager des poissons (vairons, vandoises, épinoches, anguilles...), elle accueillait surtout des grenouilles et des écrevisses. L'eau froide, environ 5°, venait aussi rafraîchir les bouteilles des ouvriers agricoles et des carrières dont l'ancienne carrière de sable des Martine toute proche à Fontenay. Sur les berges, paradis des renoncules, typhas, joncs et roseaux, de nombreuses espèces d'insectes dont des libellules et des oiseaux venaient s'abreuver : hiboux des marais, piverts, canards, bergeronnettes des ruisseaux, pies, mésanges... Ainsi s'explique la présence à Sceaux près du carrefour des Mouilleboeufs, d'une rue des Mésanges. Mais la culture sur ces rives n'était guère aisée avec un sol trop sableux dans sa partie supérieure et trop argileux dès qu'on s'approche de l'eau.



Notre modeste cours d'eau de 2,8 km, aujourd'hui intégralement mis sous buses hormis son passage dans quelques propriétés privées, a une largeur moyenne de 0,75 m pour une profondeur maximale de 0,80 m et une pente de 46,81 m, mais il ne doit pas être sous-estimé : ses crues ont été dévastatrices et ont modelé le vallon de Fontenay au cours des millénaires. Il se pourrait même qu'il fut rivière, héritier des fleuves britanniques comme tout le Bassin parisien... Renforcé par onze affluents principaux dont trois scéens, il a animé plusieurs moulins à eau d'où son appellation qu'il emprunte au quatrième fons venant se jeter dans ses eaux. Ses autres dénominations sont : le ruisseau de Fontenay, le ruisseau des Blagis, le ruisseau de Bourg la Reine, (jamais le ruisseau de Sceaux), le ruisseau des Moulins ou du Moulin et de la Fontaine du Moulin. Il a existé plusieurs moulins, mais tous n'ont pas existé en même temps ; la trace de nombre d'entre eux a disparu, mais d'anciens noms de voies à Fontenay sont significatifs : sentier de la Fontaine aux Prêtres du nom d'un affluent (voir plus loin), et des Moulins, sentier des Mollins, chemin de la Fontaine des Moulins.

De la source au carrefour des Mouilleboeufs

C'est donc au sud de la Fosse Bazin au Plessis-Robinson que naît le ruisseau, non loin de l'étang artificiel Colbert, d'un affleurement de la nappe phréatique. Giboyeuse la Fosse Bazin¹ compte de nombreuses sources et deux ruisselets : tous rejoignent le ruisseau ; ses eaux coulent vers l'est, le long du vallon de Fontenay et arrosaient sa prairie. Du site² de l'actuel hôpital Marie-Lannelongue où un délicieux ponceau l'enjambait, jusqu'au carrefour des Mouilleboeufs, le cours d'eau longe à quelques mètres au nord l'avenue de la Résistance, percée en 1950. Il a contribué à l'essor des pépinières telle celle des Gauthier qui dû laisser la place à la Résidence des Pépinières en 1982. Dans ces parages deux affluents principaux viennent renforcer le ruisseau : d'abord la Fontaine des Renards (les renards sont un ensemble d'égouts terreux canalisant des sources souterraines ; le fons des Renards recevait le renfort d'un affluent venant du haut de la Fosse Bazin) située au Plessis-Robinson au sud de l'ancien cabaret « Le Coup du Milieu » ; ensuite la Fontaine des Moulins sur le sol de Fontenay qui alimentait du XVII^e siècle jusqu'en 1951 un « Beau Lavoir »³. La richesse de ce fons fit qu'il donna son nom au ruisseau, objet de cette étude : nombre de gens venaient y remplir quotidiennement des barriques. De nos jours, le bassin décoratif de la rue Ferdinand Lot à Fontenay est alimenté par ce fons⁴.

Le carrefour des Mouilleboeufs connecte les rues d'Estiennes d'Orves (ex rue de Chatenay) sur Fontenay et Jules Guesde sur Sceaux qui formaient là le vieux chemin de Paris à Chartres aussi appelé chemin de la Cruée (la crue)⁵. Sur Fontenay à l'est du carrefour à quelques deux cents mètres au nord du ruisseau coulent, bien ordonnés vers celui-ci, les Couloirs (prononcer coulouères), petits rus en couloirs donc. Un peu au sud-est des Couloirs on trouve des rus

¹ Dite aussi la Pauvresse car presque impropre à la culture.

² Il était situé au n°312 de la rue Pasteur au Plessis-Robinson ; il ferma en 1952.

³ Ainsi est-il nommé sur la carte De Fer précitée.

⁴ Jusqu'au 5 février 1987, il remplissait complètement son rôle de limite séparative entre Fontenay et Le Plessis-Robinson, de sorte que le fond de la rue F. Lot en impasse à l'ouest du fons appartenait à cette dernière commune ; cette voie aurait dû rejoindre l'avenue R. Croland, mais la *Franco-Suisse* acheta plusieurs parcelles pour réaliser la Résidence Astrida, condamnant la rue à demeurer en cul-de-sac. Ces habitants du Plessis-Robinson, ainsi isolés, n'eurent alors de cesse d'être rattachés à Fontenay-aux-Roses : leur demande de juin 1975 ne sera satisfaite que près de douze années plus tard : la modification de la carte électorale explique les errements du Ministère de l'Intérieur et de ses relais...

⁵ Voir le plan de 1889, reproduit en couleur dans le Bulletin des Amis de Sceaux n°21, page 33.

qui formaient autrefois des mares closes : les Clanards (ou clamart : mares closes).

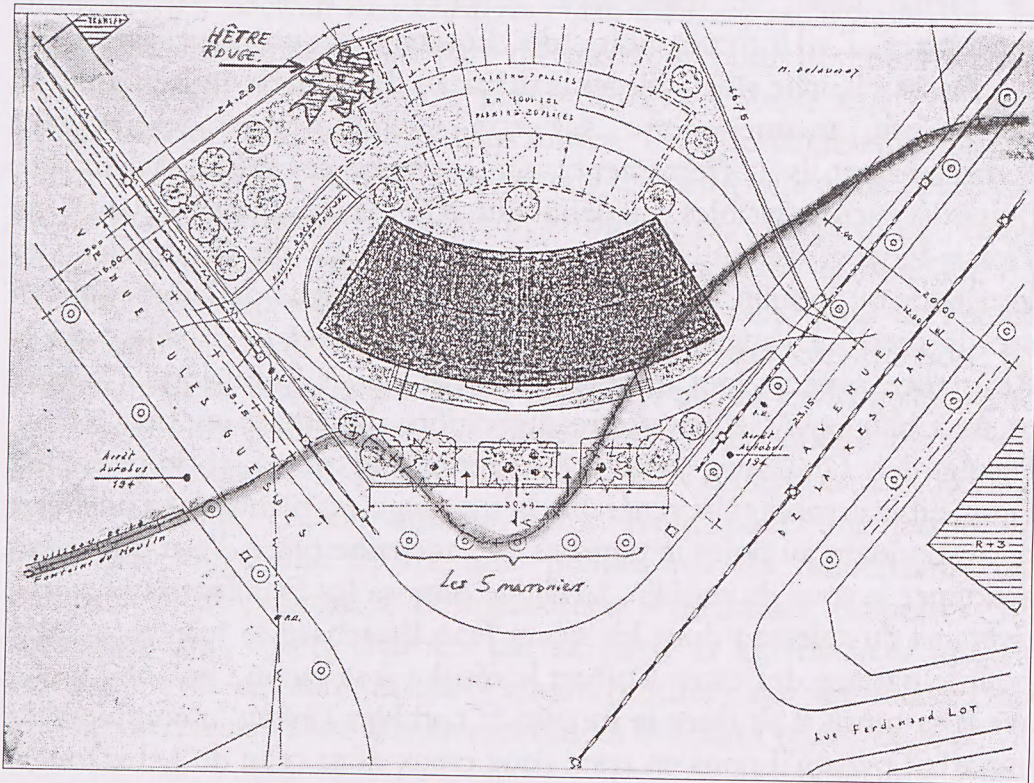
L'espace allant du bas de la rue d'Estiennes d'Orves jusqu'au débouché à Sceaux de l'avenue de la Gare sur l'avenue Jules Guesde soit quelques cent cinquante mètres, donne la largeur maximale du ruisseau lors de ses plus anciennes crues ! La plus terrible peut-être, tout au moins celle dont nous avons connaissance, est celle du mercredi 8 avril 1579 à partir de 22 heures. Le ruisseau inonde d'abord son vallon puis va grossir la Bièvre, déjà renforcée par ses autres affluents, qui déferle alors sur le quartier Saint Marcel à Paris⁶.

Le ruisseau de la Fontaine des Moulins a ici un tracé compliqué : après son passage au nord de l'avenue de la Résistance séparant Fontenay du Plessis-Robinson, il traverse l'avenue peu avant le panneau marquant l'entrée de cette dernière commune, pour venir mordre de l'autre côté de l'avenue la piste de sortie du garage Shell, avant de pénétrer dans la copropriété de l'immeuble en arc de cercle⁷ ; ans les parkings souterrains un regard permet de voir le ruisseau et d'accéder à sa buse. A sa sortie de la copropriété il zigzague entre les cinq marronniers et le trottoir pour ressortir au niveau de l'arrêt des bus 194 et 395. Ainsi à cause de ce ruisseau, cette copropriété voit deux de ses cages d'escalier implantées sur le Plessis-Robinson et une sur Fontenay. Ensuite le ruisseau traverse l'avenue Jules Guesde où un regard est implanté dans la chaussée : du temps où l'avenue s'appelait chemin de la Cruée un ponceau permettait de le traverser à pied sec ; il file ensuite sous le bâtiment de la D.D.E. et vient s'engouffrer sous le talus de la ligne B du R.E.R. par une galerie de moellons qui le traverse de part en part.

Au XVII^e siècle le vieux chemin de Chartres coupe les bois ainsi qu'un étroit sentier desservant des prés à la place de l'actuelle avenue Paul Langevin. L'endroit est marécageux. Tous, dont les blanchisseuses qui viennent étendre, sur l'herbe de la grande prairie de Fontenay les soirs

⁶ Rappel ; la Bièvre se jette dans la Seine à la hauteur du pont d'Austerlitz. La rue de Bièvre à Paris porte ce nom en raison d'une ancienne dérivation artificielle de cette rivière qui n'opère plus aujourd'hui.

⁷ La margelle arasée d'un ancien puits alimenté par le ruisseau, y est visible en bordure ouest de cette copropriété.



de pleine lune⁸, le linge lavé au « Beau Lavoir », redoutent de rencontrer l'« Homme noir de Fontenay », un loup-garou ou la « Dame blanche » de Villegenis (hameau de Verrière-le-Buisson) qui ne tolérait aucune pierre sur son chemin ; aussi les paysans l'entretenaient-ils correctement : on retrouve ces pierres dans des puisards encore visibles au début du XX^e siècle. Les Feuillants⁹ du Plessis-Piquet avaient édifié un moulin à eau dit le moulin des Feuillants ou moulin Piquet, à l'emplacement même de l'immeuble en arc de cercle à l'angle de la rue Jules Guesde et de l'avenue de la Résistance, avec un bief amont séparant le Plessis-Robinson de Sceaux et de Châtenay-Malabry. Cette dérivation alimentait un petit étang, l'étang des Feuillants, situé à l'extrême sud de la copropriété de l'immeuble arrondi. Un vénérable hêtre rouge est planté dans un creux correspondant au point le plus bas de l'ancienne pièce d'eau qui venait actionner la roue du moulin. Un litige opposa les Feuillants aux autres riverains du ruisseau dont les sieurs Jean Bouchard et Jean Rousseau, pour le partage des eaux. Colbert le résolut à sa façon : en 1682 un an avant sa mort, il fit raser le moulin et combler l'étang¹⁰ ; comblement imparfait puisqu'il nous en reste deux creux dont celui du hêtre rouge. Le bief aval rejoignait le ruisseau dans le terrain actuel de la D.D.E. Un court canal creusé par Bouchard reliait le ruisseau au bief aval.

Depuis le Moyen-Age les bestiaux descendaient du Plessis pour boire au ruisseau et au XIX^e siècle un nouvel étang voit le jour : l'étang Rouse (roseau), plus connu sous l'appellation de mare des Mouilleboeufs. Elle n'existe pas encore sur le cadastre Napoléon de 1808, mais apparaît sur celui de 1838. Alimentée par une dérivation du ruisseau, elle fut creusée pour les besoins du Marché aux bestiaux de Sceaux. De forme ovale (environ 25 m x 10 m) avec un îlot central, elle prendrait place aujourd'hui à l'entrée de l'actuelle avenue de la Résistance. Véritable manège aquatique, un manadier prenait place sur l'îlot et avec une longe dirigeait les bœufs dans la mare dont ils ressortaient mouillés, lavés.

Les troupeaux rejoignaient le Marché de Sceaux¹¹ par le chemin de la Cruée (avenue Jules Guesde), puis par la rue Houdan. En 1950 la mare, devenue cloaque entre-temps, fut supprimée lors du percement de l'avenue de la Résistance. Cette même année la rue Gambetta à

⁸ Sous la double action de l'azote des herbes et de la pleine lune, le linge était plus blanc. Cette astuce nous a été révélée par Alain Pareillous, écrivain féru de traditions locales.

⁹ Ordre religieux cistercien fondé en 1614-1615.

¹⁰ Les Feuillants se replièrent à Clamart (voir l'étang des Moines).

¹¹ L'ancien marché aux bestiaux de Bourg-la-Reine fût transféré à Sceaux par les prédécesseurs de Colbert.

Fontenay (ex chemin des Glisières : des Glaises) est élargie dans sa plus grande longueur au départ du carrefour pour devenir l'avenue Paul Langevin. Ce n'est qu'à partir de cette époque que l'on met progressivement le ruisseau sous buses, des Mouilleboeufs jusqu'à Bourg-la-Reine : il l'était déjà au passage de cette ville et de l'Haÿ-les-Roses dès 1900 quand on recouvrit la Bièvre. Le trop plein de l'étang Colbert se déverse par une buse dans le ruisseau de la Fontaine du Moulin. Jusqu'aux Mouilleboeufs le busage fût plus tardif au gré de l'extension du bâti : disparition des pépinières, construction de l'hôpital précité et de logements... Avant de quitter les Mouilleboeufs au lieu-dit les Bouillons (des sources qui bouillonnent en terrain argileux), évoquons le roman de Zola « La Confession de Claude » (1865) : Claude et son amante après avoir, pour une partie de campagne longé une Bièvre sale, polluée par les tanneries et les teintureries, découvrent à Bourg-la-Reine « un mince ruisseau ». Ils remontent son cours, charmés par sa clarté et sa fraîcheur jusqu'à emprunter un chemin (la rue Pasteur précitée) qui les mènera au « Coup du milieu » alors lieu de rencontres littéraires et artistiques.

Sur Sceaux et Fontenay-aux-Roses

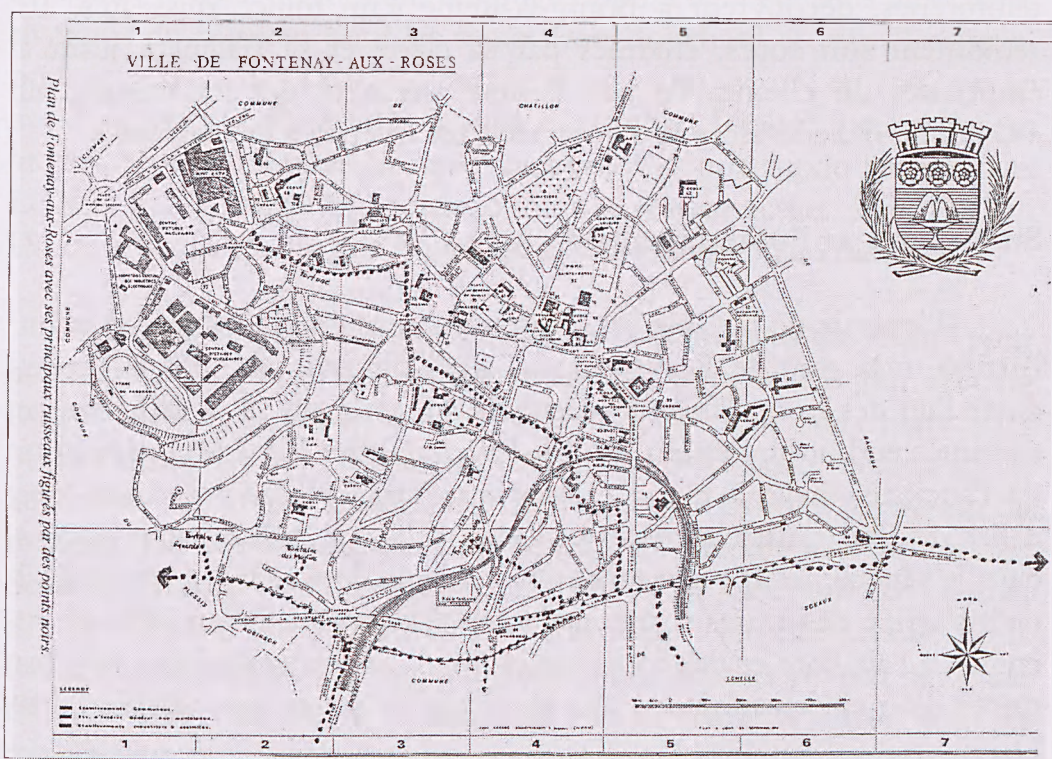
L'avenue de la Gare est enjambée par le dernier pont-rail avant l'arrivée à la gare de Robinson : au pied du talus de la voie ferrée, coule l'un des trois affluents scéens du ruisseau, un ru dont la source est située en bordure est du haut de l'avenue Jules Guesde, à proximité de l'ancienne halle à marchandises du Paris-Orléans¹² : à droite des dalles de fibrociment recouvrent l'eau ; celles de gauche sont noyées dans la végétation. Il y a là un petit monticule de pierres : se pourrait-il qu'il s'agisse des restes d'une ancienne glacière ? Jusqu'en 1975 ce ru coulait à l'air libre et dans les années 1960 on pouvait encore voir les ruines d'un ancien moulin à eau au niveau des premiers garages de la DDE.

Devant l'École des Clos Saint-Marcel une fresque naïve dessinée par les petits Scéens et Fontenaysiens illustre le ruisseau et sa mare des Mouilleboeufs¹³. L'allée des Glisières partagée entre Sceaux et Fontenay passe au-dessus du ruisseau qui la coupe : une porte

¹² Sous laquelle passent deux conduites voûtées, rénovées ici par le P.O., datant de Colbert qui amènent les eaux de l'étang Colbert à Sceaux.

¹³ Saluons Madame Pandellé des Amis de Sceaux, à l'origine de cette initiative : elle pût rattraper de justesse une omission de l'artiste mosaïste qui avait oublié la présence indispensable d'un bœuf dans la mare...

ouverte dans le talus (aujourd'hui d'accès interdit au public) permettait de découvrir un souterrain très frais avec une piste piétonne en bordure du ruisseau ; il faut se contenter de l'entendre couler... pour ce faire il faut venir ici au cœur de la nuit. Le ruisseau vient border l'école et la faculté de Droit avant de franchir la Coulée Verte. Durant les travaux de la ligne à Grande Vitesse Atlantique, le ruisseau fut pour un temps remis à l'air libre : les T.G.V. passent sous le ruisseau dont l'étanchéité du lit est assurée par une couche de glaise verte. Avant de parvenir à la Coulée Verte de nombreux immeubles ont remplacé les 6 000 m² des pépinières Venteclef, alors irriguées par le ruisseau et par un ruisseau parallèle courant aujourd'hui sous l'asphalte de l'avenue Paul Langevin et qui venait se jeter dans la Fontaine aux Prêtres, septième affluent principal sur le territoire de Fontenay, du ruisseau de la Fontaine des Moulins.



Avant la Révolution le ruisseau limitait au nord les terres des religieux de Saint-Marcel et à l'ouest celles du prieuré de Plaisir selon le plan de Cicille en 1774. Sur le bord ouest de la Coulée Verte était autrefois une « plage » côté Fontenay : elle accueillait des petits baigneurs. Le ruisseau limite au sud le jardin Ecoloisirs de Fontenay aux Roses (côté faculté de Droit de Sceaux) tandis que sur le bord est il coupe un sentier : à Sceaux il s'agit du sentier de Fontenay, à Fontenay du sentier des Près. Le long de ces deux sentiers court un petit ru partant

du boulevard Desgranges près du Conservatoire de Musique donc sur sa rive droite.

Un peu plus loin à l'est, le ruisseau croise le débouché de la rue des Pépinières, ancienne voie aux Vaches. Ces dernières pouvaient s'abreuver dans l'un ou l'autre des deux bras qui forment une petite île sur laquelle on trouve le parking et les immeubles actuels à l'extrémité de la rue. Le bas de la rue des Pépinières suit le tracé du bras sud qui sépare Fontenay de Sceaux. Le bras nord passe au-delà de l'avenue Paul Langevin où il recueille les eaux de la Fontaine aux Prêtres, les deux bras se rejoignant au niveau de la voie de Chevreuse. De là le ruisseau descend l'avenue pour se trouver renforcé en un « plouf » sonore des eaux torrentueuses du ruisseau de Fortune, huitième affluent principal dont la source est sur les hauteurs de Fontenay. Des rus secondaires, les Fontenelles, courent le long du côté ouest de l'avenue Lombard et se jettent également dans le ruisseau.

Dans ces parages et jusqu'au carrefour des Blagis, de nombreux gamins se baignaient encore jusque dans les années cinquante. Monsieur Lobjois raconte : « J'avais 8 ans en 1943 et je me baignais avec cinq ou six de mes camarades (j'habitais avenue Gabriel Péri à Fontenay) en un endroit situé à peu près au milieu de l'actuelle avenue Jean Perrin. Le ruisseau était profond ici de 60 à 80 centimètres pour un petit mètre de largeur. Il y avait des grenouilles, des têtards, mais pas de poissons, au fond des graviers, du sable ; l'eau était claire et limpide. Au-delà du lieu de mes baignades, vers Sceaux s'étendaient les pépinières Bonnejean ». Tout au long du ruisseau les pépinières régnaient en maître jusqu'aux années soixante. L'urbanisation était inexistante : les douze Pavillons Renaudin datant de 1905, situés sur un terrain entre la rue des Aulnes et le ruisseau à l'extrême ouest des Bas Coudrais furent longtemps avec quelques rares autres maisons les seules constructions de ce quartier. Si un projet d'assainissement de la vallée de la Fontaine des Moulins (du ruisseau de la Fontaine des Moulins), est annoncé dans les années trente, il ne se concrétisera qu'après la guerre.

Le long du côté est de la rue de Fontenay descend le neuvième affluent du ruisseau ; il coule depuis l'impasse des Aulnes. Après ce confluent, le Ruisseau de la Fontaine des Moulins est dans l'axe de l'avenue Jean Perrin, percée en 1950 jusqu'au pont-rail à tablier métallique, venu remplacer le modeste pont d'origine qui n'enjambait que le ruisseau.

Environ cinquante mètres plus loin celui-ci zigzague autour de l'avenue, de sorte qu'en 1984 les communes de Sceaux et de Fontenay trouvèrent plus simple de fixer leurs limites territoriales en retenant l'axe de l'avenue.

L'avenue Jean Perrin forme la limite nord du quartier des Blagis, secteur longtemps délaissé par l'urbanisme tant les terres étaient marécageuses. L'abbé Leboeuf rappelle dans son relevé des droits des Génovéfains, que dans les années 1200 existait un monastère d'hommes et il évoque la fontaine « qui forme ruisseau au bas de la montagne de Fontenay et qui s'appelait fons des Blagis ». Le monastère en question est celui des moines Guillelmites qui édifièrent ici un moulin à eau ; certains auteurs se sont interrogés sur la faisabilité d'une telle entreprise en ce lieu bourbeux. C'est bien mal connaître la témérité et l'adresse des moines « défricheurs d'éternité » selon le titre du roman historique de C. Michelet. Les moines cultivaient tant les céréales que la vigne.

A Bagneux et à Bourg-la-Reine

Plus tard s'établirent à Bagneux vers 1290, les Billettes¹⁴ qui mirent en valeur la Fontaine des Vœux aux confins de Bagneux, Fontenay et Châtillon ; celle-ci alimentera plus tard la Fontaine Gueffier érigée en 1767 par Claude-Pierre Gueffier, un libraire du parvis de Notre-Dame à Paris et citoyen de Bagneux ; située rue de la Fontaine elle est toujours visible, mais n'est plus alimentée par ce fons des Vœux qui est le dixième affluent principal du ruisseau de la Fontaine des Moulins.

Après avoir marqué les limites de Bagneux et de Sceaux (avenue de Bourg-la-Reine et avoir reçu les eaux des renards du bas de Bagneux (lieu-dit « la Renardière»), le ruisseau quitte les Blagis et court à Bourg la Reine. Il longe sur sa rive gauche le Clos du Luxembourg et traverse l'ancienne voie romaine (R.N.20) sous le « pont Briquet » autour duquel les premiers habitants de Bourg-la-Reine¹⁵ s'installèrent. Puis le ruisseau reçoit du Clos Marchais – futur Clos Saint-Cyr – qu'il bordait sur sa rive droite, le dernier affluent principal. Paul Lieutier

¹⁴ Hospitaliers de la Charité der Notre Dame. Leur surnom de « Billettes » provient de pièces de vêtement formant poche.

¹⁵ Maugarny suggère que le véritable nom de Bourg-la-reine, autrefois appelé Pont-la-Reine, serait Pont le Ruisseau : Regina étant selon lui une malencontreuse déformation de *Regna* ou *Renna* le ruisseau... ??? Nous n'avons pas trouvé cette origine dans aucun dictionnaire étymologique à notre disposition.

écrit : « le ruisseau pénétrait dans le clos Marchais entre deux maisons au lieu très probablement où fut construit le n° 41 de la Grande-Rue (l'avenue du Général Leclerc, NDLA.). Il suivait la clôture à l'intérieur de la propriété, en contrebas de la voie de Derrière le Moustier (monastère). Il s'agit de la rue de la Bièvre (NDLA.)¹⁶.

A l'Haÿ-les-Roses

Après avoir suivi sur environ deux cent cinquante mètres la rue de la Cossarde, ancien chemin de la Godarde, le ruisseau termine sa course à l'Haÿ-les-Roses où il se jette dans la Bièvre au lieu-dit « le Pont de Pierre » qui a remplacé en 1832 un pont de bois¹⁷ Apportons une dernière précision : la vallée de Bourg-la-Reine à L' Haÿ est dite « vallée aux Renards » ou « la merde aux chats »... De nombreuses sources souterraines viennent encore ici gonfler les eaux du ruisseau... toujours abondantes selon Maugarny, même en cas de saison sèche, grâce à ses multiples affluents.

Maugarny suggère que le véritable nom de Bourg-la-reine, autrefois appelé Pont-la-Reine, serait Pont-le-Ruisseau : Regina étant selon lui une malencontreuse déformation de *Regna* ou *Renna* le ruisseau... ??? Nous n'avons pas trouvé cette origine dans aucun dictionnaire étymologique à notre disposition.

Conclusion

A la fin du XVIII^e siècle, le ruisseau fut menacé à deux reprises dans son intégrité. D'abord on étudia une dérivation du quatrième affluent principal, la Fontaine des Moulins, pour amener ses précieuses eaux vers l'étang Colbert et le rôle de celui-ci dans les installations aquatiques du parc de Sceaux ; jugée trop chère, elle fut écartée. Ensuite une canalisation destinée à amener les eaux de l'Yvette à Paris aurait dû couper le ruisseau. Par décret royal du 3 novembre 1787 Nicolas de Fer de la Nouvelle fut chargé de son

¹⁶ La voie du Moustier devint la voie de Bourg-la-Reine à Lay en 1778, la voie du Pont de pierre en 1785, la rue du Cimetière, et enfin la rue de la Bièvre le 9 août 1877.

¹⁷ Avant 1775, le ruisseau, capricieux, marquait un coude à angle droit, peu avant le pont de bois sur la Bièvre. Il bifurquait alors selon un axe sud-nord, ce qui obligea la rue de la Cossarde à se doter d'un ponceau de bois, puis le ruisseau finissait au bout de quelques cinquante mètres de circonvolutions par confluer avec la rivière.

exécution. Une erreur de niveau empêchait les eaux de s'écouler dans le canal : le projet fut abandonné. Les cahiers de doléances de 1789, de Fontenay, de Sceaux et de Bourg-la-Reine s'étaient élevés avec force contre ce projet « ruineux à perpétuité et entièrement destructif des territoires qu'il traverse ». Sceaux craignait l'humidité pour ses vignes...

Si aujourd'hui beaucoup ont oublié ou ignorent l'existence du ruisseau de la Fontaine des Moulins, c'est que ses crues ravageuses sont loin derrière nous : par exemple 1910 (débordement de la Seine), 1917 et plus près de nous 1969 : les buses sous la rue de Bagneux avaient un dimensionnement trop étroit. Si son busage les évite désormais, il nous prive du frais spectacle qu'avait apprécié Emile Zola.

Thierry Dindeleux

EPHEMERIDES

2 0 0 6

JANVIER

- Le réseau du bus « le Paladin », géré par la communauté de communes des Hauts-de-Bièvre, s'étend à douze lignes desservant l'ensemble du territoire. La ligne 6 dessert la ville de Sceaux et la ligne 12 la relie aux communes voisines.
- L'E.P.F. fête ses 80 ans.

FEVRIER

- La station-service du garage Renault rue de Fontenay ferme ses portes.

MARS

- Au cimetière, ouverture de la porte sur la rue des Clos-Saint Marcel qui permet, en empruntant l'allée centrale, un raccourci entre cette rue et la rue Houdan.
- Réaménagement du parking Penthièvre et création de 12 places de stationnement-minute, côté impair du trottoir élargi rue Houdan.
- Réaménagement du parking Penthièvre et création de 12 places de stationnement-minute, côté impair du trottoir élargi rue Houdan.

AVRIL

- Le 24, ouverture au public de l'Hôtel de ville rénové et du nouveau centre administratif. Inauguration de l'exposition consacrée à Erwin Guldner dont le nom est donné à la salle du conseil municipal.

MAI

- 8 Mai, à l'occasion du 61^e anniversaire de la Victoire, présence d'une section du 8^e régiment de transmissions et de la musique de la gendarmerie mobile autour du monument aux morts rénové.
- Le fonds « Voltaire » sur la Franc-maçonnerie, donné à la ville par Léon Ancely en 1956 et conservé à la bibliothèque municipale, est mis à disposition des chercheurs en consultation sur place.
- Le 23, présentation de deux livres écrits par des élèves de Lakanal et Marie-Curie ayant pour thème Sceaux.

JUIN

- Exposition de 24 artistes scéens dans les nouveaux locaux de l'Hôtel de ville.
- Le 21, première manifestation des habitants du quartier de Robinson, accompagnés du maire et de deux adjoints devant la gare de Robinson, pour obtenir que le départ des trains pour Paris se fasse à nouveau sur le premier quai de la gare.

- Les 20-30-et 1er juillet, l'opéra « la Flûte enchantée » de Mozart est donné en plein air au domaine de Sceaux.

JUILLET

- Le 13, inauguration dans le parc de Sceaux d'un mémorial à la mémoire des personnes de confession juive qui habitaient avant la Seconde Guerre mondiale le territoire des Hauts-de-Seine et qui sont morts en déportation. L'œuvre, intitulée le « Pupitre des Etoiles », est une création de Christian Lapie.
- Le 23, départ de la dernière étape du Tour de France 2006 de l'esplanade du château.
- Le programme immobilier des Quatre-Chemins est momentanément stoppé, suite à la détection d'une pollution des sols.

SEPTEMBRE

- Le jardin de l'hôtel de ville est ouvert au public.
- Les 14 et 15, l'UCAS organise dans les quartiers commerçants « les Saveurs d'automne », avec, cette année, le salon « vigneron coup de cœur » à l'ancienne mairie, proposé par les producteurs de vin.
- Les 16 et 17, les journées du Patrimoine sont l'occasion de la découverte des 16 « pierres de Sceaux », première étape de la signalisation du patrimoine scéen.

OCTOBRE

- Le 2, ouverture des « Ecuries de Colbert » rénovées dans le domaine de Sceaux.
- La bibliothèque municipale agrandit et enrichit le fonds de langues étrangères.

NOVEMBRE

- Le 17, colloque sur « Le Français, une langue qui bouge, Etat de la langue française » à l'hôtel de ville.
- Le 25, 9^e exposition d'objets d'artisanat roumain de l'association TARGU MURES.

DÉCEMBRE

- Du 1 au 10 : 26^e Foire aux santons.
- Fermeture du garage Goualin sur le parking Albert 1^{er}. Construction par la R.A.T.P. d'un accès direct sur le quai en direction de Paris.
- Le 15, la ville de Sceaux fête le centième anniversaire de Geneviève Lacour, pharmacienne à Sceaux de 1931 à 1979. Elle était très connue des scéens par son engagement dans la vie politique locale, de 1945 à 1977. Elle était membre des Amis de Sceaux.

RAPPORT MORAL

présenté le 13 mai 2006

Chers Amis

Avant tout autre discours... je voudrais ici, remercier Monsieur le Maire qui nous accueille dans la salle Erwin GULDNER, la Bibliothèque municipale n'ayant pu nous accueillir dans la salle habituelle, comme à l'accoutumée, à cause d'un programme très chargé d'activités. Vous comprendrez que je ne peux que me réjouir personnellement, du développement des activités de la Bibliothèque municipale...

Je suis très fière que nous soyons la première association à utiliser cette salle prévue pour les réunions du Conseil Municipal et pour des manifestations exceptionnelles...

Il vous semble peut-être, à première vue, que l'association se soit un peu endormie sur les lauriers de l'exposition des anniversaires à l'Automne 2004 ! C'est une fausse impression, je m'empresse de vous le dire ! Comme d'habitude, nous avons tenu nos permanences d'accueil du samedi après-midi, ouvertes pour répondre aux questions d'origine et de niveaux variés :

- pas mal de demandes venant des écoles soit par les enseignants eux-mêmes comme cette institutrice du Centre qui souhaitait utiliser notre fonds de cartes postales pour réaliser un CD-ROM avec ses élèves... accord donné, mais je n'en connais pas la suite..., soit par les enfants qui préparent un exposé pour l'école : on ne peut que se réjouir de voir les 10-12 ans s'intéresser au passé de Sceaux, « à la vie d'avant », cela leur permet de se sentir citoyen et de prendre conscience de la durée historique...
- J'avoue qu'à la question concernant la vente ou la libération des serfs au XII^e siècle, nous n'avons pas encore été en mesure de répondre de manière satisfaisante.. C'est là que nous sentons encore plus, la perte

qu'a été pour notre société, le décès d'Anne-Marie VALLOT en septembre.

- Comme tous les ans nous avons eu des demandes sur le quartier des Clos Saint Marcel : pourquoi ce nom ? pourquoi le décrochement de l'avenue Paul Langevin ? (vous savez sûrement que la raison en est qu'elle suit le ru de la Fontaine du Moulin, enterré de nos jours sous la forme d'égout et que le ru marque la frontière avec Fontenay aux Roses).
- Ou l'histoire de la rue piétonne pour des étudiants en géographie, préparant un Mémoire de Maîtrise. Nous sommes là au carrefour de l'histoire et de la géographie comme il y a 20 ans déjà nous avons aidé à la réalisation d'un Mémoire sous la direction du Professeur Philippe Pinchemel, sur l'évolution du centre commerçant de Sceaux entre 1970 et 1985.
- Ou le « débarcadère », drôle de nom pour une gare... mais l'ancêtre de la ligne B du R.E.R. suscite toujours autant d'intérêt pour les amoureux du chemin de fer.

Nous vous avons proposé une promenade un samedi d'octobre à Saint Cyr sur les traces de Madame de Maintenon, gouvernante du duc du Maine comme vous le savez. Cette visite s'est prolongée l'après-midi par le site de Port-Royal des Champs où subsistent les restes des Petites Ecoles et le puits de Pascal. Nous avons eu la chance de bénéficier d'une belle journée et avons partout été très bien reçus. Vous pourrez en lire le compte-rendu par la plume toujours alerte de Micheline Henry ;

Par ailleurs nous avons entretenu les meilleures relations avec les sociétés historiques amies. Je vous rappelle que déjà l'an dernier « Les Amis du Pavillon Baltard » à Nogent nous avaient laissé quelques exemplaires de leur publication sur ce pavillon, il nous en reste au prix de 10 € ; elle raconte le sauvetage et l'implantation d'un des pavillons des anciennes halles de Paris et également donne un rappel biographique important du célèbre architecte de Napoléon III qui a laissé des traces dans notre ville avec la villa qu'il s'était faite construire rue Bertron et où vivent toujours ses descendants.

Les Amis du Musée de L'Ile de France organisent des visites (beaucoup plus souvent que nous...) et proposent le 8 juin prochain, une promenade dans le Vexin français avec la découverte du château d'Ambleville et du domaine de Villarceaux. Vous trouverez quelques prospectus donnant le programme et toutes informations d'inscription au local des Amis de Sceaux à la Bibliothèque Municipale.

La Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et d'Île de France à laquelle nous sommes affiliés, propose le 19 mai à tous les adhérents des sociétés affiliées, une journée à Versailles : le matin pour les bons marcheurs, visite du « vieux Versailles » et après le déjeuner au « Chapeau gris » qui est un des plus vieux restaurants versaillais, un circuit en autocar pour découvrir une partie des 43 Km d'enceintes du domaine

Evidemment je crains qu'il n'y ait plus de place, mais cela me permet de vous dire que vous devriez passer de temps en temps à la permanence du samedi pour prendre les nouvelles : nous ne pouvons pas financièrement envoyer un courrier à tous les adhérents quand nous recevons une proposition comme celle-là arrive : l'offre est à la disposition de tous au local depuis le 15 mars !

Enfin vous avez presque tous sinon tous, que les membres du bureau ont très occupés par la rédaction d'un livre sur l'histoire des Scéens tout au long des siècles, qui devra paraître à la fin de l'année. Pour l'instant il est « brut de décoffrage », il n'a plus besoin que d'un travail de mise en forme avec son choix de nombreuses illustrations. Ceci sera fait au début de l'été pour une parution en décembre... Réservez vos cadeaux de Noël.

Ayant ainsi résumé notre activité durant l'année, un petit coup d'œil sur les projets futurs : il est question d'une excursion à Seignelay en Bourgogne... Plus proche et plus certain, Paul Mathis qui va nous parler tout à l'heure de l'habitat social à Sceaux, a accepté de nous mener dans la ville, découvrir les réalisations faites tout au long du siècle dernier. Je l'en remercie par avance.

Avant de laisser la place à Jean Bernard Festal qui va vous présenter le rapport financier, je vous rappelle que vous devez voter pour élire le tiers renouvelable des membres du Conseil d'Administration. Vous avez reçu des bulletins de vote : 7 postes à pourvoir, 7 candidats : évidemment cela ne vous laisse pas beaucoup de choix... Mesdames Henry, Lemaitre, de Meyenbourg, Saunois, Pelegrin, Messieurs. Festal et Mathis sollicitent vos suffrages ; ma demande de candidatures n'a pas eu grand succès, aussi remercierai-je chaleureusement, de votre part les six dévoués ci-dessus nommés, d'avoir accepté de se représenter et Paul Mathis de remplacer Anne-Marie Vallot dont le mandat arrivait à expiration. Nos bulletins de vote sont très formels, mais il me semble toujours préférable de voter à bulletins secrets quand il s'agit de voter pour des personnes et en plus cela nous

permet au nombre de vos bulletins de compter l'intérêt que vous portez à la société des AMIS de SCEAUX. A l'avance je vous remercie.

Vote du rapport moral.

Thérèse Pila

IN MEMORIAM

VIVIANNE REGNOT

Le 22 juin 2006 disparaissait l'épouse de Monsieur Régnot-Pontgerval, un de nos plus anciens adhérents. Madame Régnot était la fille de Gaston Lévy, assassiné par les nazis le 24 juillet 1944 à Guerry, dans la région de Bourges, dans le Cher, à deux titres, militant actif du réseau Libération dès 1941 et juif. Les circonstances de sa mort furent affreuses il fut jeté vivant avec vingt cinq autres hommes dans un puits, un seul réussira à s'échapper.

JEAN LEQUEUX

Issu d'une famille installée à Sceaux depuis le Second Empire il était normal qu'il fût membre de notre société dès sa restauration en 1979. Toujours fidèle aux Assemblées Générales, il nous a quittés trop rapidement en octobre 2006 avant que nous ayons pu profiter de ses souvenirs.

PIERRE ANCELLE

Bien connu des Scéens pour sa passion musicologique, il répondait toujours à nos propositions avec son chaleureux sourire. Lui aussi nous a quitté trop vite, à la Noël dernière.

Reprographié par la Société Reproduction Service
30, boulevard Verd de Saint-Julien
92190 Meudon

-
Dépôt légal mars 2007



Dauphin qui surmontait la fontaine de la place de l'église,
donnée par Colbert aux habitants de Sceaux.

Fonte XIX^e siècle.

Collection M.I.D.F. fonds Atget. Photo Pascal Lemaître (détails)